

Libretto

THOMAS EDWARD LAWRENCE

LES SEPT PILIERS DE LA SAGESSE

Tome I

Traduit de l'anglais par
ÉRIC CHÉDAILLE

Préface de
JEREMY WILSON

Libretto

Titre original :
The Seven Pillars of Wisdom

© The Seven Pillars of Wisdom Trust, 1997, 2003.

© J. and N. Wilson, 1997, 2003, 2014.

© Nicole Wilson/ Castle Hill Press, pour la préface et la présente édition.

© Éditions Phébus, Paris, 2009, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-527-1

LES DEUX VERSIONS DES SEPT PILIERS

Dans le manuscrit des *Sept Piliers de la sagesse* déposé à la Bodleian Library figure une note de T. E. Lawrence précisant qu'il entama l'écriture de la première version du texte le 10 janvier 1919 et l'acheva le 25 juillet. Cependant, en novembre de la même année, son œuvre, excepté l'introduction et le brouillon des livres IX et X, lui fut volée à la gare de Reading. Au début du mois de décembre, il entreprit de réécrire minutieusement les parties manquantes, mais perdit vite courage et finit par y renoncer. Quelques semaines plus tard, exhorté par ses amis, il recomposa à la hâte le texte perdu, tant qu'il l'avait encore présent en mémoire. « 95 % en furent rédigés à Barton Street en l'espace de trente jours¹. » Il acheva cette seconde version – « un texte exécrable² » – le 11 mai 1920, pour ensuite, au cours des deux années suivantes, y apporter corrections et ajouts.

Tout en avançant dans ce travail de retouches, Lawrence procéda à une révision « des plus soigneuses³ ». Il entreprit ce travail le 1^{er} septembre 1920 et le termina le 9 mai 1922. Ce manuscrit, qu'il confia à la Bodleian Library, est la version

1. Note sur l'historique des *Sept Piliers de la sagesse*, manuscrit de la Bodleian Library.

2. T. E. Lawrence, *Some Notes on the Writing of Seven Pillars of Wisdom and Revolt in the Desert* (1927).

3. *Ibid.*

maîtresse des Sept Piliers. Pour éviter de perdre une seconde fois le texte, il en fit imprimer huit exemplaires, composés sur deux colonnes, à l'imprimerie de l'*Oxford Times*, jugeant cela moins onéreux qu'un recours à la dactylographie. Toutefois, pour éviter le coût du correcteur maison, il corrigea lui-même chaque exemplaire à la main. Ce faisant, il procéda à des centaines de changements. Ces derniers sont inclus dans la présente édition, où l'on a également pris soin de rectifier de nombreuses erreurs et omissions lui ayant échappé dans le tirage de l'*Oxford Times*.

À l'époque où il mit la dernière main à ce travail, Lawrence souffrait d'une dépression en partie liée aux expériences atroces qu'il avait traversées durant la guerre, et qu'il allait revivre en cauchemars jusqu'à la fin de sa vie. Mais il était aussi mentalement épuisé. «À Londres, ce printemps, j'ai failli perdre la raison en m'escrimant sur ce satané bouquin¹», écrivait-il en novembre 1922.

Lawrence s'était peu à peu laissé gagner par l'idée obsédante que le texte n'était pas suffisamment bon pour être publié. Son ambition était d'écrire un classique de la littérature mondiale, une œuvre qui pût voisiner avec *Moby Dick* et *Les Frères Karamazov*. Or, *Les Sept Piliers* était selon lui «trop long et sans structure²». Il pensait pouvoir l'améliorer en le retravaillant ; mais avant de s'y essayer, il lui fallait laisser ses idées «quelque temps en jachère³». Le singulier remède qu'il se prescrivit fut de s'engager dans l'armée, cela sous un faux nom. Enrôlé au sein de la R.A.F., il fut rendu à la vie civile à la fin de 1922, lorsque la presse révéla son identité. Incertain quant à son avenir, il discuta avec Jonathan Cape de la possibilité de publier la version d'Oxford des *Sept Piliers*, puis y

1. Lettre à Robert Graves (12 novembre 1922).

2. Lettre à Eric Kennington (16 février 1922).

3. *Ibid.*

renonça brusquement. En mars 1923, il se rengagea, cette fois dans le Tank Corps.

Loin de s'améliorer, son état psychologique donnait à ses amis de réels motifs d'inquiétude. Comptant que cela lui occuperait l'esprit, ils le persuadèrent de consacrer ses heures de liberté à la préparation d'une édition de luxe, par souscription, de son œuvre. Le texte d'Oxford était trop long pour tenir en un seul volume imprimé sur papier artisanal ; néanmoins réduction et révision seraient des tâches constructives. On est en droit de se demander si ce projet était bien judicieux. En 1924, le goût de Lawrence se portait vers une écriture beaucoup plus simple, alors que le style des *Sept Piliers* était résolument d'avant guerre. Le relisant d'un œil critique après plus d'une année, il le jugea « malsain¹ ». Et d'ajouter : « Cela différerait incroyablement de ce dont je pensais que mon talent (dont j'avais trop haute opinion) accoucherait². » Pis encore, revoir le texte lui remit en mémoire des souvenirs de la guerre qu'il était désireux d'oublier.

Plongé dans un état de dépression qui allait empirant, la révision du texte lui coûta plus qu'il ne l'aurait imaginé. Au bout de six mois, il écrivait : « Je tâche de raccourcir de 10 % ce texte indigeste. Le plus simple est de retrancher dix-huit lignes des cent quatre-vingts de chaque page à double colonne de la vieille édition ; mais la méthode la plus simple ne marche pas toujours. [...] Ce qui est relaté dans ce livre m'est devenu étranger et lointain, si bien que je n'y puis que tailler et rapiécer³. » Il affirma plus tard que, à quelques exceptions près, les critères de sa révision avaient été purement « littéraires⁴ »

1. Lettre à Henry Williamson (2 avril 1928).

2. *Ibid.*

3. Lettre à Charlotte Shaw (10 juin 1924).

4. T. E. Lawrence, *Some Notes on the Writing of Seven Pillars of Wisdom and Revolt in the Desert* (1927).

– terme tellement vague dans ce contexte qu’il pouvait justifier chacune de ses interventions.

La comparaison entre le texte d’Oxford et la version abrégée destinée aux souscripteurs révèle qu’il fit plus de coupes dans la seconde moitié. Il affirma ultérieurement avoir en particulier abrégé le livre VIII, parce que les lecteurs de la version d’Oxford avaient trouvé trop longue la période de flottement précédant la marche finale sur Damas. Toujours est-il que ces coupes contribuèrent à altérer la narration historique. De plus, le livre VIII ne fut pas le seul à subir de telles retouches.

	Version d’Oxford	Version diminuée	Différence
Introduction	16 673	13 836	-17 %
Livre I	23 911	20 055	-16 %
Livre II	25 831	20 539	-17 %
Livre III	30 092	25 411	-16 %
Livre IV	43 581	34 411	-21 %
Livre V	36 575	26 524	-27 %
Livre VI	35 248	28 595	-19 %
Livre VII	28 678	20 429	-29 %
Livre VIII	23 256	12 217	-47 %
Livre IX	25 936	17 426	-32 %
Livre X	45 785	31 154	-31 %
	334 566	250 579	-25 %

Dans la même lettre, Lawrence parlait de raccourcir le texte de 10 %. Plus tard, quand la version destinée à être publiée par souscription fut achevée, il écrivit qu’elle était de 15 % plus courte que l’original¹. Le pourcentage exact étant de 25 %, ces affirmations conduisent à s’interroger

1. T. E. Lawrence, *Some Notes on the Writing of Seven Pillars of Wisdom and Revolt in the Desert* (1927).

sur sa façon de calculer la quantité de texte à retrancher. On sait par ailleurs qu'il ne brillait pas en arithmétique. Lorsqu'il citait des chiffres, ceux-ci étaient souvent, comme ici, incorrects. Si ses estimations de départ sur la longueur du texte étaient fausses et qu'il eût trop peu raccourci les premiers livres, il n'y avait pas de solution. L'impression du texte destiné à paraître par souscription prit du temps – deux pages par deux pages – et fit l'objet du plus grand soin. Sitôt qu'il terminait d'effectuer des coupes sur un livre, ce dernier était composé, corrigé sur épreuves et imprimé. L'opération s'étala sur deux ans et demi.

Lawrence avait dans un premier temps décidé que ce texte serait abrégé de 250 000 mots. Chiffre sur lequel l'imprimeur basa son estimation, et proche de ce à quoi l'auteur arriva en définitive. Une fois réglée la question de la maquette, on sut le nombre total de pages que le volume représenterait. Lawrence avait peut-être mal évalué l'importance des coupes auxquelles il lui fallait procéder, mais la pile grandissante des parties déjà imprimées attira certainement son attention sur cette question. Il n'était pas envisageable de réimprimer la moitié du livre. C'est pourquoi, s'il devait néanmoins rendre un texte de la longueur annoncée, la seule solution fut de multiplier les coupes dans les derniers livres.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter qu'une telle entreprise parût déprimante à son auteur. En juin 1925, il envoya à Edward Garnett la révision du livre VI, qui renferme l'incident de Deraa, en lui laissant clairement entendre son intention de mettre fin à ses jours sitôt le travail terminé. Ce n'était pas là un état d'esprit propice à la révision du texte. Certaines de ses lettres donnent d'ailleurs à penser qu'il ne se souciait pratiquement plus de laisser une œuvre littéraire. Au lieu de cela, il se concentrait sur des détails de mise en page. Ainsi, il lui arrivait fréquemment de retrancher ou d'ajouter des mots afin de s'assurer que les pages commenceraient par un

nouveau paragraphe et que ces derniers se termineraient près de la marge de droite.

Après la parution de l'édition par souscription, presque toutes ses déclarations concernant les *Sept Piliers* furent pour dénigrer le livre. Il semblait toutefois ne pas savoir laquelle des deux versions était la meilleure. Parmi ceux qui lurent les deux textes, Robert Graves préférait le texte d'Oxford : « L'écriture, plus relâchée, rend la lecture du texte plus aisée. D'un point de vue critique, nul doute que la version revue est meilleure. Il n'est pas possible qu'un homme comme Lawrence ait passé quatre années à polir un texte sans l'améliorer, mais la rigueur nerveuse offerte par la version révisée aura apparemment endormi mon jugement critique¹. »

E. M. Forster, qui avait soumis des suggestions à Lawrence pendant son travail de révision et avait par conséquent des raisons de préférer la nouvelle version, étudia les deux textes en 1931. « Force m'est d'admettre, conclut-il, que les phrases de la version revue sont plus concises et mieux tournées, et témoignent d'un plus grand souci des fonctions et incidemment de l'étymologie des mots employés. Mais la relation entre les phrases me paraît en avoir pâti ; la correction, quoique logique, ne fut pas toujours facile². »

Bernard Shaw déplorait, pour sa part, le temps passé par Lawrence à bichonner un livre qui était déjà magnifique. Il avait néanmoins profité de la révision pour engager l'auteur à atténuer certaines attaques personnelles.

Tant que le texte d'Oxford est demeuré inédit, peu d'autres critiques ont été à même de se faire une opinion. À l'époque où il recherchait des souscripteurs, Lawrence avait promis

1. Robert Graves, *Lawrence and the Arabs* (London, Jonathan Cape, 1927).

2. Lettre de E. M. Forster à T. E. Lawrence (18 janvier 1931).

qu'il n'y aurait de son vivant aucune autre édition des *Sept Piliers*. Le manuscrit déposé à la Bodleian garantissait cependant que les deux versions lui survivraient.

T. E. Lawrence mourut le 19 mai 1935 à l'âge de quarante-six ans, suite à un accident de motocyclette. L'événement eut un énorme retentissement dans la presse. Six semaines plus tard, le 19 juillet, était mise en vente une luxueuse édition des *Sept Piliers*. Seule la version abrégée pouvait être publiée dans d'aussi brefs délais. À ce jour, l'index, composé à la hâte, n'en a jamais été amélioré.

Le texte d'Oxford avait été évoqué dans au moins une biographie largement diffusée, aussi son existence était-elle bien connue. On conçoit que les éditeurs aient eu le souci de ne pas perdre des ventes, comme c'eût pu être le cas si le public avait attendu la parution d'une version plus complète. Le dos de la jaquette de l'édition Cape de 1935 proclame : «Version intégrale». Et la préface d'expliquer de façon peu encourageante : «Les derniers exemplaires du texte imprimé à Oxford en 1922 existent toujours, mais il ne seront pas rendus publics avant au moins dix ans, et alors seulement dans une édition limitée¹.»

Quelques critiques protestèrent. Le spécialiste de l'Arabie H. St. J. B. Philby écrivit dans le *Sunday Times* : «C'est [le texte d'Oxford] que nous voulons plutôt que l'édition par souscription qui nous est actuellement proposée².» À la radio et dans le *Listener*, E. M. Forster confirma ce que Lawrence devait subodorer : «l'«Oxford» est, de l'avis de plusieurs critiques, encore supérieure à la version aujourd'hui en circulation, et l'on est heureux d'apprendre qu'une réimpression

1. T. E. Lawrence, *Some Notes on the Writing of Seven Pillars of Wisdom and Revolt in the Desert* (1927).

2. H. St. J. B. Philby, article paru dans le *Sunday Times* (28 juillet 1935).

pourrait enfin voir le jour¹.» Le texte d'Oxford n'allait être publié que soixante-deux ans plus tard.

Ayant relu plusieurs fois les deux textes alors que je travaillais à cette édition et à la biographie officielle, je partage les avis exprimés par Forster et par Graves. Dans l'ensemble, le texte d'Oxford s'exprime avec plus de naturel. Lorsque l'on abrège un document, il est facile d'en endommager le style coulant. Le résultat : un texte où des phrases bien construites ne s'articulent pas harmonieusement est parfois qualifié de « granuleux ».

Quelles que soient les qualités littéraires de chacune des deux versions, si les *Sept Piliers* vous intéresse au plan de l'histoire, de la littérature de voyage ou de l'autobiographie, vous devez assurément préférer le texte d'Oxford : il est d'un tiers plus long que l'édition par souscription et contient toute sorte de choses intéressantes que l'on ne trouve pas dans cette dernière.

JEREMY WILSON

1. E. M. Forster, article paru dans le *Listener* (31 juillet 1935).

*Mr. Geoffrey Dawson persuada le
All Souls' College de m'accorder le
temps d'écrire ce livre.*

*Et Mr. Herbert Baker m'offrit à
cet effet l'usage de parties de ses
maisons.*

À S. A.

*Je t'aimais, aussi me suis-je fait maître de ces flots de combattants
et ai-je inscrit ma volonté sur les cieux étoilés
Afin d'arracher ta Liberté, l'auguste maison aux sept piliers,
De sorte que ton regard fût brillant
Lorsque j'arriverais.*

*La mort fut en chemin ma servante, cela jusqu'au moment où,
approchant,
Nous te vîmes qui attendais.
Quand tu as souri, sa funeste jalousie l'a poussée à me devancer
Et à te retrancher
Dans son silence.*

*Ainsi le seul fruit de notre amour fut-il ton corps sans vie,
que je serrai un instant
Avant que les douces paumes de la Terre explorent ton visage
tout entier et que les vers aveugles transmuent
Ta substance défaillante.*

*Des hommes m'adjurèrent d'achever mon œuvre, la maison inviolée,
En souvenir de toi.
Mais pour que le monument fût approprié, je l'ai détruit avant de le
terminer, et à présent les petits êtres sortent se construire des taudis
À l'ombre abattue
De ce que je te destinais*

RÉSUMÉS

Introduction

Certains Anglais, emmenés par Kitchener, estimaient qu'une rébellion des Arabes contre les Turcs permettrait à l'Angleterre de défaire la Turquie tout en combattant l'Allemagne.

Leur connaissance de la nature, de la puissance et du pays des peuples arabophones les amenait à croire à l'issue heureuse d'une telle rébellion et leur en indiquait la nature probable ainsi que la méthode.

Ils la laissèrent donc commencer, ayant obtenu du gouvernement britannique des assurances formelles de soutien. Cependant, la rébellion du chérif de La Mecque fut une surprise pour beaucoup et prit les Alliés de court. Elle suscita des sentiments divers, de solides amitiés comme de fortes inimitiés, et les jalousies antagonistes la firent avorter.

Livre I. Première rencontre avec Fayçal

J'attribuais principalement ces vicissitudes de la Révolte à un commandement défectueux, ou plutôt à une absence de commandement, tant arabe qu'anglais.

Aussi me transportai-je en Arabie pour en rencontrer et connaître les hommes importants. Nous savions que le premier

de ceux-ci, le chérif de La Mecque, était âgé. Je jugeai Abdallah trop malin, Ali trop probe, Zaïd trop détaché.

Puis je me rendis dans l'arrière-pays pour rencontrer Fayçal et trouvai en lui le chef possédant la flamme nécessaire, avec en plus suffisamment de bon sens pour tirer parti de nos connaissances techniques. Ses hommes me parurent un instrument suffisant, et ses montagnes un avantage naturel certain.

Satisfait et confiant, je revins en Égypte annoncer à mes supérieurs que La Mecque n'était pas défendue par l'obstacle de Rabir, mais par la menace de flanc exercée par Fayçal au djebel Subh.

Livre II. Le déclenchement de l'offensive arabe

Bien qu'étonnés par mes bonnes nouvelles, mes supérieurs promirent leur aide et, en attendant, me renvoyèrent, contre mon gré, en Arabie.

J'arrivai au camp de Fayçal le jour où les Turcs enlevaient les défenses du djebel Subh. Cet événement vint saper d'un coup tout ce sur quoi reposait ma confiance de naguère.

Nous balançâmes un temps dans les environs de Yanbu avec l'espoir de reprendre la position. Mais nos combattants n'étant pas des troupes d'assaut, nous comprîmes qu'il nous fallait échafauder sans délai un nouveau plan de campagne.

Cela n'était pas sans risques, car les experts militaires britanniques que l'on nous avait promis n'étaient pas encore arrivés. Il fut néanmoins décidé qu'afin de reprendre l'initiative nous devions ignorer le gros de l'ennemi et concentrer nos forces à bonne distance de là, sur le flanc de sa voie ferrée.

La première étape consistait à transporter notre base à al-Wadjh, ce que nous fîmes en grand style.

Livre III. Diversion sur la voie ferrée

La prise d'al-Wadjh produisit sur les Turcs l'effet escompté : ils interrompirent leur progression vers La Mecque pour se cantonner à une défense passive de Médine et de son chemin de fer. Nous nous préparâmes à attaquer ces deux objectifs conformément aux plans de nos experts.

Voyant le risque d'un encerclement, les Allemands persuadèrent Enver d'ordonner l'évacuation immédiate de Médine. Sir Archibald Murray nous demanda instamment de déclencher une offensive prolongée afin d'anéantir l'ennemi lors de sa retraite.

Fayçal fut bientôt prêt à passer à l'attaque. Je me mis en route pour me rendre auprès d'Abdullah et obtenir sa coopération. Je tombai malade en chemin et, seul, alité et désœuvré, je me pris à réfléchir à cette campagne et il m'apparut que nous étions meilleurs en pratique qu'en théorie.

C'est pourquoi, une fois remis, je m'intéressai peu au chemin de fer et revins à al-Wadjh avec des idées nouvelles que je tentai de faire partager à mes pairs : adopter le déploiement comme principe premier et placer le prône avant l'action armée.

Ils préférèrent l'objectif limité et immédiat qu'offrait Médine. Aussi décidai-je de les quitter et de me rendre seul à Aqaba afin de mettre ma théorie à l'épreuve.

Livre IV. L'extension vers Aqaba

Le port d'Aqaba possédait de si fortes défenses naturelles qu'il n'était possible de s'en emparer qu'à revers et par surprise. Or l'adhésion récente d'Auda Abu Tayi nous donnait bon espoir de rallier, en vue d'une telle opération sur la côte, les tribus du désert situé à l'est.

Nasir, Auda et moi partîmes ensemble pour ce long voyage. Fayçal avait jusqu'alors été notre chef officiel ; mais le fait qu'il restait à al-Wadjh me chargea d'une bien ingrate primauté. J'en pris mon parti et acceptai la présomption de déloyauté, car je voyais dans cette expédition notre seule chance de l'emporter.

Nous nous jouâmes des Turcs et eûmes le bonheur de prendre Aqaba.

Livre V. Nous marquons le pas

La prise d'Aqaba mettait fin à la campagne du Hedjaz et nous assignait pour nouvelle tâche d'aider les Britanniques à envahir la Syrie. Les Arabes opérant à partir d'Aqaba devenaient pratiquement une aile droite de l'armée d'Allenby dans le Sinaï.

Pour marquer cette relation nouvelle, Fayçal fut incorporé à l'état-major d'Allenby, qui assumait dès lors la responsabilité de l'équipement et des opérations de l'armée arabe.

Pendant ce temps, nous réorganisâmes la position d'Aqaba pour en faire une base inexpugnable et continuâmes de contrarier la circulation sur le chemin de fer du Hedjaz.

INTRODUCTION

Certains Anglais, emmenés par Kitchener¹, estimaient qu'une rébellion des Arabes contre les Turcs permettrait à l'Angleterre de défaire la Turquie tout en combattant l'Allemagne.

Leur connaissance de la nature, de la puissance et du pays des peuples arabophones les amenait à croire à l'issue heureuse d'une telle rébellion et leur en indiquait la nature probable ainsi que la méthode.

Ils la laissèrent donc commencer, ayant obtenu du gouvernement britannique des assurances formelles de soutien. Cependant, la rébellion du chérif de La Mecque fut une surprise pour beaucoup et prit les Alliés de court. Elle suscita des sentiments divers, de solides amitiés comme de fortes inimitiés, et les jalousies antagonistes la firent avorter.

1. Soldat et homme politique anglais (1850-1916), nommé en 1911 consul général en Égypte, puis secrétaire à la Guerre en août 1914.

I
COMMENT ET POURQUOI
J'AI PRIS LA PLUME

Le récit qui suit fut d'abord rédigé à Paris durant la conférence de paix, à partir de notes (en majeure partie des impressions) prises quotidiennement au cours de la marche, et corroborées par quelques rapports envoyés à mes supérieurs au Caire. Puis, à l'automne de l'année 1919, cette première version et une partie de mes carnets furent égarées. Or, il me paraissait historiquement nécessaire de reproduire ce récit, car nul autre que moi n'avait peut-être eu à l'époque, au sein de l'armée de Fayçal, l'idée de mettre par écrit ce que nous éprouvions, ce que nous espérions, ce que nous tentions de faire. Aussi fut-il repris, non sans répugnance, à Londres, pendant l'hiver 1919-1920, de mémoire et à l'aide des quelques notes qu'il me restait. Le déroulement des événements n'avait rien perdu de sa netteté dans mon souvenir, et il est probable que peu d'erreurs s'y glissèrent – sauf s'agissant des dates et des nombres –, mais les grandes lignes et la portée des choses s'étaient estompées dans la brume de nouveaux intérêts, et, de ce fait, le récit manquait de force. Toutefois, c'était inévitable et, comme j'étais pour ainsi dire le seul à connaître le premier état du manuscrit, il eût été ridicule de pleurer sa perte.

Sans doute convient-il de dire un mot sur les particularités de ce texte. Son style requiert en effet une apologie particulière. Le grand lecteur que je suis s'est constitué une langue

en choisissant dans la masse indifférenciée des mots ceux que des hommes révévés ont distingués, et dont ils ont enrichi le sens ; ceux dont ils ont fait notre patrimoine vivant. Beaucoup de formules et idées sont empruntées, qui ne sont nullement identifiées par une note en bas de page ni déparées par des guillemets : les grands seigneurs de la pensée ne peuvent que se réjouir de nous voir, nous autres boutiquiers, dresser nos baraques au pied de leurs remparts et user de la monnaie qu'ils ont frappée. Au moins serai-je heureux si l'on trouve une tournure qui m'appartienne et qui vaille qu'on la relève.

Dates et lieux sont exacts dès lors qu'ils figurent dans mes notes ; il n'en va pas de même en revanche pour les patronymes. Depuis la fin de l'aventure, certains de ceux qui travaillèrent avec moi se sont enterrés dans la tombe, peu profonde, de la fonction publique. On a fait libre usage de leur nom. D'autres, qui ont conservé leur indépendance, restent ici dans l'anonymat. Il arrive qu'un homme ait emprunté des noms différents. Cela risque de brouiller les identités et de faire du livre un éparpillement de pantins sans visage plutôt qu'un groupe d'êtres vivants ; mais tel est tantôt vanté, tantôt critiqué, et d'aucuns ne me remercieraient ni dans un cas ni dans l'autre. Il est souvent plus facile de recevoir un reproche immérité qu'un éloge justifié, et il est difficile, lorsque l'on compose un récit fouillé, de ne point mettre au jour les multiples facettes d'un individu.

Vient ensuite la question de mes collègues britanniques. Ce tableau isolé dans lequel la lumière est dirigée sur ma personne est injuste à leur égard. Et je regrette tout particulièrement de n'avoir pas rendu compte du travail effectué par les sous-officiers qui se trouvaient avec nous. Ils étaient frustes mais splendides, même s'ils n'avaient pas la motivation, la vision imaginative de la Fin ultime, qui animaient leurs supérieurs. Malheureusement, mes préoccupations se limitaient à cette Fin, et ce livre n'est qu'une simple esquisse du

défilé de la liberté arabe, pays après pays, depuis La Mecque jusqu'à Damas. Il visait à justifier la campagne : que chacun puisse comprendre combien sa réussite allait de soi, était inéluctable, combien elle dépendait peu de la façon dont elle était conduite ou pensée, et moins encore de l'aide extérieure d'une poignée de Britanniques. Il s'agissait d'une guerre arabe, menée et commandée par des Arabes, au service d'un projet arabe, en Arabie.

Ma propre contribution fut mineure, mais grâce à une plume facile, une certaine liberté de ton, et quelque agilité intellectuelle, je m'arroyai, ce sont mes termes, un simulacre de primauté. Le jugement fortuit d'un journaliste venu nous rendre visite fit que ce simulacre passa ensuite, à l'étranger, pour la vérité. J'occupais en réalité une position officielle subalterne. Jamais je n'ai été chargé de la moindre fonction auprès des Arabes ni n'ai commandé la mission britannique qui leur avait été dépêchée. Wilson, Joyce, Newcombe, Dawnay et Davenport étaient tous mes supérieurs. J'aimais à croire que j'étais trop jeune, et non qu'ils mettaient plus de cœur ou d'intelligence à l'ouvrage. Je faisais de mon mieux. Wilson, Joyce, Newcombe, Dawnay, Davenport, Buxton, Marshall, Stirling, Young, Maynard, Ross, Scott, Winterton, Lloyd, Wordie, Siddons, Goslett, Stent, Henderson, Williams, Gilman, Garland, Brodie, Hornby, Peake, Scott-Higgins, Ramsay, Wood, Clayton, Bright, Macindoe, Greenhill, Grisenthwaite, Wade, Dowsett, Pascoe et les autres faisaient également de leur mieux. Il serait impertinent de ma part de faire leur éloge. Lorsque je souhaite dénigrer quelqu'un qui n'était pas des nôtres, je le fais ; encore que cela m'arrive moins que dans mon journal de bord, car le temps a comme estompé les souillures des hommes. Lorsque je souhaite louer des étrangers, je le fais ; en revanche, nos affaires de famille n'appartiennent qu'à nous. Nous avons achevé ce que nous avons entrepris, et nous en retirons de la satisfaction. Libre aux

autres de raconter un jour leur histoire, une histoire parallèle à la mienne, mais ne parlant pas plus de moi que moi d'eux, car chacun d'entre nous fit son travail de son côté et comme il l'entendait, en ne voyant guère ses amis.

Ces pages ne relatent pas l'histoire du mouvement arabe, mais ce qui m'est arrivé lors de ces événements. J'y fais le récit de ce que j'ai tenté d'accomplir en Arabie, et d'une partie de ce que j'y ai vu. Il s'agit d'une chronique dans l'esprit des anciens qui marchèrent avec Bohémond ou Richard Cœur de Lion, qui traite de la vie de tous les jours, de menus incidents, de petites gens. Nulle leçon ici pour le monde, pas d'événements susceptibles d'ébranler les nations. Ce texte regorge de détails insignifiants, non seulement pour éviter qu'on ne le prenne pour de l'histoire (c'est un squelette que pourra éventuellement utiliser un historien), mais encore parce que j'ai eu plaisir à me remémorer la camaraderie de la révolte. Nous étions très liés, et l'on trouvera ici des souvenirs de l'immensité des grands espaces, de la saveur des vents sans obstacles, du soleil et des espoirs qui nous animaient. Tout avait un parfum de matin, la fraîcheur du monde à venir nous enivrait. Nous étions enthousiasmés par des idées indicibles et vagues, mais qui méritaient que l'on se battît pour elles. Nous vécûmes de nombreuses vies au cours de ces campagnes impétueuses, sans jamais nous épargner le bon ni le mauvais. Et cependant, quand nous réussîmes et que le monde nouveau se fit jour, nos aînés réapparurent, nous confisquèrent notre victoire et redonnèrent à ce monde l'aspect de celui qu'ils avaient connu. La jeunesse était capable de vaincre mais n'avait pas appris à conserver ses acquis ; elle était pitoyablement impuissante face à l'âge. Nous balbutiâmes que nous avions œuvré pour un nouveau paradis et une nouvelle terre ; eux nous remercièrent gentiment et se réconcilièrent. Nul doute que plus tard nous agirons de même avec nos enfants.

Ce livre est par conséquent un rêve estompé du temps où

je descendis dans la poussière et le bruit des marchés du Moyen-Orient et, avec ma cervelle et mes muscles, à coup de sueur et d'incessante réflexion, amenai autrui à voir mes visions se réaliser. Ceux qui rêvent la nuit dans les recoins poussiéreux de leur esprit découvrent au matin que tout n'était que vanité ; en revanche, ceux qui rêvent durant le jour sont dangereux, car ils peuvent vivre leur rêve les yeux ouverts et le rendre possible. C'est ce que j'ai fait. J'ai voulu constituer une nation nouvelle, faire revivre une influence perdue, offrir à vingt millions de Sémites les fondations sur lesquelles construire un palais de rêve né de leurs aspirations nationales. Un but aussi élevé faisait appel à la noblesse intrinsèque de leur âme, et les incita à jouer un rôle généreux dans les événements ; toutefois, lorsque nous l'eûmes emporté, il me fut reproché que les droits britanniques sur le pétrole de Mésopotamie étaient devenus discutables et que la politique coloniale française dans le Levant se trouvait mise à mal.

C'est bien, j'en ai peur, ce que j'espère. Cela nous a trop coûté, en honneur comme en vies innocentes. J'ai remonté le Tigre avec cent territoriaux volontaires du Devon, de jeunes types honnêtes et charmants, habités par la force du bonheur, le leur et celui qu'ils donnaient à leur femme et à leurs enfants. À leur contact, on ressentait vivement combien il était fabuleux de faire partie des leurs et d'être anglais. Et on les envoyait par milliers au feu, à la pire des morts, non pour gagner la guerre mais pour que le blé, le riz et le pétrole de Mésopotamie nous reviennent. Le seul impératif était de défaire nos ennemis (au nombre desquels les Turcs), ce qui arriva enfin grâce au discernement d'Allenby¹, avec moins de quatre cents morts, et en gagnant à notre cause les opprimés de Turquie. Je retire une grande fierté de mes trente combats

1. Général anglais (1861-1936).

où je n'ai pas versé une goutte de notre sang. À mes yeux, les provinces soumises à l'empire ne valaient pas qu'un jeune Anglais mourût pour elles. Si j'ai restitué au Moyen-Orient quelque amour-propre, un but, des idéaux, si j'ai rendu plus exigeante la norme de gouvernement des Blancs sur les Rouges, j'ai préparé dans une certaine mesure ces peuples pour un nouvel empire où les races dominantes oublieront leurs exploits brutaux et où Blancs, Rouges, Jaunes et Noirs se mettront ensemble, sans se regarder de travers, au service du monde.

Tout cela nous prit trois années, et il m'a fallu taire des choses qui ne peuvent encore être dites. Pourtant, des passages de ce livre seront nouveaux pour presque tous ceux qui l'ouvriront, alors que beaucoup y chercheront des éléments connus sans les y trouver. Au début, je faisais des rapports complets à mes chefs, mais j'appris par la suite qu'ils me récompensaient selon les propos que je leur tenais. Ce n'était pas ce qu'il aurait fallu. Les distinctions honorifiques sont peut-être nécessaires dans une armée de métier, comme autant de citations ronflantes dans les communiqués officiels ; or en nous engageant nous nous étions retrouvés, que nous le voulions ou non, en position de troupes régulières. J'avais toutefois décidé de ne rien accepter en échange de mon travail sur le front arabe. Le gouvernement souleva les Arabes en notre faveur par des promesses fermes d'autonomie. Les Arabes se fient aux personnes, non aux institutions. Ils me prirent pour un agent du gouvernement britannique ayant carte blanche et exigèrent de moi une ratification de nos engagements écrits. Je dus donc me joindre à la conspiration et, dans la mesure où je pouvais m'engager sur ce point, assurer mes hommes de leur récompense. Au cours des deux années que nous passâmes ensemble sous les armes, ils prirent l'habitude de me croire et de considérer que mon gouvernement ne nourrissait, comme moi, que

de bonnes intentions envers eux. Dans cet espoir, ils firent de belles choses ; mais, bien évidemment, au lieu d'être fier de ce que nous accomplissions ensemble, j'éprouvais en permanence une terrible honte.

Dès le début, il était évident que, si nous gagnions la guerre, ces engagements resteraient lettre morte, et il aurait été honnête de ma part de conseiller aux Arabes de rentrer chez eux, de ne pas risquer leur vie pour des promesses en l'air ; mais je me consolais avec l'espoir qu'en conduisant éperdument ces gens à la victoire finale j'allais les placer, les armes à la main, dans une position si assurée, sinon dominante, que les grandes puissances jugeraient plus politique de réserver une solution équitable à leurs revendications. À ce jour, je ne sais pas encore si j'y ai réussi, mais il m'apparaît clairement que rien ne m'autorisait à les lancer à leur insu dans une aventure aussi incertaine. J'ai pris le risque de les tromper, convaincu que l'aide des Arabes était nécessaire à notre peu coûteuse et prompt victoire au Moyen-Orient, et que mieux valait l'emporter et manquer à notre parole que de perdre. La destitution de Sir Henry McMahon confirma ma croyance en notre insincérité fondamentale, mais je ne pus, tant que dura la guerre, m'en expliquer au général Wingate, car je me trouvais en principe sous ses ordres et il ne semblait pas mesurer combien sa situation était fautive. La seule chose à faire était de refuser les récompenses que pouvait me valoir ce rôle d'escroc à succès, et pour me prémunir de ce genre de désagréments, je commençai à dissimuler dans mes rapports le vrai déroulement des événements et persuadai les quelques Arabes informés de pratiquer une égale réticence. Dans ce livre aussi, et pour la dernière fois, j'ai l'intention d'être seul juge de ce que je vais dire.

II L'ESPRIT DE LA RÉVOLTE

Ce recueil d'idiotismes, cette sélection de quelques-unes des denrées trouvées dans le magasin de mon esprit lorsque, la clameur retombée, j'eus le loisir de déverrouiller ma mémoire et de réfléchir, reflète à un certain degré la vérité de ce qui fut dit et fait par nous. Toutefois, le livre de la bataille est volumineux et chacun d'entre nous n'y voit que sa petite page. J'ai pleinement conscience que, de même que j'ai parfois mal agi et manqué de discernement dans le feu de l'action, j'ai dû aussi avoir de mauvaises pensées.

Le mal contenu dans le récit peut s'expliquer, sinon se justifier, par les circonstances où nous nous trouvions. Durant des années nous vécûmes tant bien que mal ensemble dans le désert nu, sous des cieux indifférents. Le jour, un soleil de feu nous brûlait, un vent furieux nous plongeait dans l'hébétéude. La nuit, la rosée venait nous tacher et le silence infini des étoiles nous renvoyait le sentiment piteux de notre insignifiance. Nous formions une armée très égocentrique, sans revues ni démonstrations, attachée à la liberté, ce deuxième credo de l'homme, aspiration si dévorante qu'elle épuisait nos forces, espoir si transcendant que nos ambitions antérieures disparurent dans son éclat aveuglant.

Au fil du temps, le besoin de combattre pour l'idéal s'accrut en nous au point de nous posséder totalement et de dompter nos doutes. Bon gré mal gré, il devint notre foi. Nous nous étions vendus en son esclavage, pieds et poings liés à ses chaînes, et nous courbions l'échine pour servir vaille que vaille sa sainte gloire. La mentalité du commun des esclaves est affreuse – ils ont perdu le monde –, et nous avons abandonné non seulement notre corps mais également notre âme à l'irrésistible appétit de victoire. Nous étions de notre propre

fait vidés de moralité, de volonté, de responsabilité, telles des feuilles mortes emportées par le vent.

L'interminable bataille nous dépouilla du souci de notre vie et de celle d'autrui. Nous avions la corde autour du cou et notre tête était si chèrement mise à prix qu'il ne faisait aucun doute qu'en cas de capture l'ennemi nous réservait des tortures effroyables. Nous avions chaque jour des morts, et les vivants se savaient de simples marionnettes douées de sensations sur le théâtre de Dieu : et il est vrai que notre tyran était impitoyable, sans merci tant que nos pieds meurtris pouvaient encore se traîner sur le chemin. Les faibles enviaient ceux qui étaient assez fatigués pour mourir, car le succès paraissait bien éloigné, et l'échec une délivrance proche et certaine, quoique brutale. Nous vivions constamment avec les nerfs tantôt tendus à rompre, tantôt relâchés à l'extrême, soit sur la crête, soit dans le creux de vagues intérieures. Cette infirmité nous était douloureuse et faisait que nous ne vivions que pour l'horizon qui s'offrait à nous, sans nous préoccuper de l'hostilité infligée ou endurée, toute sensation physique se révélant aussi insignifiante que passagère. Des bouffées de cruauté, des perversions, des prurits flottaient à la surface sans nous troubler, car les lois morales qui avaient paru propres à empêcher ces accidents ridicules devaient être des mots encore plus vagues. Nous avions appris qu'il était des pincements trop violents, des chagrins trop profonds et des extases trop aiguës pour que notre moi limité pût les exprimer. Quand l'émotion atteignait à de tels degrés, l'entendement grippait, la mémoire devenait blanche en attendant des circonstances plus ordinaires.

Tout en laissant l'esprit divaguer et en lui accordant d'étranges libertés, pareille exaltation de la pensée lui faisait perdre la vieille et patiente autorité exercée sur le corps. Celui-ci était trop grossier pour éprouver le plus fort de nos douleurs et de nos joies. C'est pourquoi nous le laissions au

rebut ; nous l'abandonnions à son sort inférieur et, simulacre doué de vie, il allait de l'avant à son niveau et par ses propres moyens, sujet à des stimuli dont, en temps normal, nous nous serions détournés d'instinct. Les hommes étaient jeunes et robustes ; en eux, une chair et un sang impétueux revendiquaient leurs droits, des aspirations particulières leur taraudaient le ventre. Dangers et privations, sous un climat des plus éprouvants, attisèrent cette chaleur virile. Nous n'avions pas d'endroits clos où chacun pût s'isoler, aucun vêtement épais pour dissimuler notre nature. En toute chose, nul ne cachait rien à personne.

L'Arabe était continent par nature, et l'usage généralisé du mariage avait presque aboli le dérèglement au sein des tribus. Les femmes publiques des rares campements où nous entrâmes au cours de nos mois d'errance n'auraient été rien devant notre nombre, quand bien même leurs chairs fripées eussent été au goût d'un homme sain. Par horreur d'un commerce aussi sordide, nos jeunes gens se mirent à assouvir indifféremment entre eux leurs besoins respectifs, froid expédient qui en comparaison semblait asexué et même pur. Certains commencèrent à justifier cette pratique stérile, affirmant que des amis tressaillant ensemble sur le sable meuble, membres enlacés en une étreinte suprême, trouvaient là, caché dans l'obscurité, un coefficient sensuel de la passion intellectuelle qui nous soudait corps et âmes dans un seul et même violent effort. Quelques-uns, aspirant à punir des appétits qu'ils ne pouvaient tout à fait réprimer, s'enorgueillissaient avec férocité de dégrader le corps et se soumettaient ardemment à des pratiques promettant souffrance ou souillure physiques.

On m'envoya chez ces Arabes en étranger incapable d'épouser leurs pensées ou de souscrire à leurs croyances, mais chargé sur ordre de les conduire et de développer au maximum toute initiative de leur part qui serait profitable

à l'Angleterre dans la guerre qu'elle menait. Si je ne pouvais adopter leur personnage, au moins me fut-il possible de dissimuler le mien et d'évoluer parmi eux sans friction manifeste, sans discorde ni critique, et en exerçant une influence inaperçue. Comme je fus leur compagnon, je ne me ferai ni leur apologiste ni leur avocat. Maintenant que j'ai revêtu mes vieux habits, je pourrais jouer les simples spectateurs et me soumettre aux susceptibilités de notre théâtre... mais il est plus honnête de noter que ces idées et actions paraissaient alors naturelles. Ce qui maintenant peut passer pour du dérèglement ou du sadisme semblait, sur le terrain, une réalité inévitable, rien de plus qu'une routine sans importance.

Nous avons toujours du sang sur les mains ; nous y étions autorisés. La blessure et la mort sont des peines éphémères, et la vie était aussi brève que cruelle envers nous. La douleur de vivre était si grande que la souffrance du châtement devait être impitoyable. Nous vivions au jour le jour, et mourions de même. Lorsqu'il fallait punir, nous inscrivions sur-le-champ notre leçon à l'aide du fusil ou du fouet dans la chair maussade du supplicé, et l'affaire était sans appel. Le désert ne permettait point les peines lentes et raffinées des tribunaux et des prisons.

Bien sûr, nos récompenses et nos plaisirs étaient aussi soudains et prononcés que nos peines, mais dans mon cas, ils occupaient une place moins importante. Le mode de vie des bédouins était dur, même pour ceux qui avaient été élevés parmi eux ; pour les étrangers, il était épouvantable, une existence de mort vivant.

Lorsque prenaient fin les tâches ou la marche de la journée, j'étais incapable, faute d'énergie, d'enregistrer la moindre sensation ; et tant que durait cet état je n'avais pas le loisir de m'arrêter à la beauté spirituelle que nous rencontrions parfois en chemin. Le cruel plutôt que le beau trouvait place

dans mes notes. Sans doute goûtions-nous davantage les rares moments de paix et d'oubli, mais je conserve un souvenir plus net des souffrances, des peurs et des fautes. Notre vie d'alors ne se résume pas à ce qui se trouve dans ce livre (il est des choses que je ne tiens pas à rapporter, de crainte de vous faire honte, mes amis), mais c'en est une part. Fasse le Ciel que certains de ceux qui liront ce récit n'aillent pas, séduits par son étrangeté, se prostituer et prostituer leurs talents au service d'une autre race.

L'homme qui se livre entre les mains d'étrangers mène une vie de Yahoo¹, car il vend son âme à une brute. Il n'est pas des leurs. Il lui est possible de s'opposer à eux, de se persuader qu'il est investi d'une mission et de se démener pour les changer en quelque chose que spontanément ils n'eussent pas été. Il se sert alors de son ancien cadre pour les forcer à sortir du leur. Ou bien il peut, comme je le fis, si bien les imiter qu'à leur tour eux-mêmes finissent par l'imiter. Alors il renonce à son milieu d'origine pour faire semblant d'appartenir au leur; or ce n'est là que prétention, creuse et sans valeur. Ni dans un cas ni dans l'autre il ne fait grand-chose de sa personne. Le plus convenable est de rester soi-même sans idée de métamorphose et de les laisser face à cet exemple agir ou réagir comme il leur convient.

Dans mon cas, l'effort que je fis ces années-là pour endosser les habits des Arabes ou me couler dans leurs schèmes de pensée m'a fait abandonner mon moi anglais, m'a conduit à porter un regard nouveau sur l'Ouest et ses conventions, et l'a entièrement détruit à mes yeux. En même temps, je ne pus me glisser avec sincérité dans la peau d'un Arabe; ce n'était qu'affectation. Si un homme se change aisément en infidèle, il a en revanche grand-peine à se convertir à une autre foi. J'avais renoncé à une forme sans épouser l'autre

1. Peuple brutal que Gulliver rencontre au cours de ses voyages.

et étais devenu semblable à notre légende du cercueil de Mahomet¹, avec pour résultat un sentiment d'intense solitude doublée de dédain, non pas pour les autres mais pour leurs actes. Pareil détachement vint à un homme épuisé par un effort physique et un isolement prolongés. Son corps persévérait, machinalement, cependant que son esprit doué de raison le quittait pour, du dehors, poser sur lui un regard critique et se demander ce que ce pantin dérisoire faisait et à quelle fin. Parfois ces *moi* dissociés se mettaient à converser dans le vide ; alors, la folie était toute proche, comme, je crois, elle le serait d'un homme qui pourrait voir le monde à travers les voiles de deux coutumes, deux éducations, deux milieux.

III

L'ARABIE

La première difficulté présentée par le mouvement arabe consistait à définir les Arabes. Parce qu'ils étaient un peuple créé de toutes pièces, leur nom avait lentement changé de sens d'année en année. Il avait naguère désigné un habitant de l'Arabie, puis un bédouin ; depuis, ce n'était plus une race mais une société en train de s'agréger solidement. Il existait un pays du nom d'Arabie, mais cela n'était en rien pertinent. Il y avait une langue appelée l'arabe, et là était la pierre de touche. Cette langue était en usage en Syrie et en Palestine, dans l'ensemble de la Mésopotamie et dans cette vaste péninsule désignée par le nom d'Arabie sur les cartes.

1. On dit qu'il demeurait suspendu entre ciel et terre dans une mosquée de La Mecque, dont la voûte, selon les rationalistes, faite en pierres d'aimant, exerçait une attraction magnétique.

Avant la conquête musulmane, ces régions étaient habitées par différents peuples parlant des idiomes de la famille arabe. On leur donnait, de manière impropre (à l'instar de la plupart des termes scientifiques), le nom de peuples sémites. Toutefois, l'arabe, l'assyrien, le babylonien, le phénicien, l'hébreu, l'araméen et le syriaque étaient des langues apparentées. Les paroles que le Christ prononça sur la croix seraient comprises aujourd'hui dans le Hedjaz. Des indices d'influences communes, voire d'une origine commune, sont corroborés par le fait reconnu que les us et coutumes, ainsi que l'apparence, des peuples arabophones du Moyen-Orient actuel présentent, tout en étant aussi variés qu'un champ de coquelicots, une égale et profonde ressemblance. On serait à juste titre fondé à les dire tous cousins, des cousins pleinement, quoique tristement, conscients de leur parenté.

Prises en ce sens, les régions arabophones du Moyen-Orient dessinent approximativement un parallélogramme. Le côté septentrional part d'Alexandrette, sur la Méditerranée, pour traverser la Mésopotamie jusqu'au Tigre. Le côté méridional longe l'océan Indien d'Aden à Mascate. Il est borné à l'ouest par la Méditerranée, le canal de Suez et la mer Rouge jusqu'à Aden, et à l'est par la vallée du Tigre, puis le rivage du golfe Persique jusqu'à Mascate. Ce quadrilatère, aussi vaste que l'Inde, forme la patrie de nos « Sémites », région en laquelle nulle race étrangère ne s'est installée de façon prolongée, quoique Égyptiens, Hittites, Philistins, Perses, Grecs, Romains, Turcs et Francs s'y soient diversement essayés. Tous ont fini par être dispersés et leurs derniers éléments ont été noyés dans les caractéristiques puissantes de la race sémite. Il est arrivé aux Sémites de sortir de cette zone pour eux-mêmes se fondre dans le monde extérieur. L'Égypte, Alger, le Maroc, Malte, la Sicile, l'Espagne, la Cilicie et la France absorbèrent et effacèrent des colonies sémites. Ce n'est que dans la Tripoli africaine et par le miracle éternel de la com-

munauté juive que des Sémites expatriés conservèrent une part de leur identité et de leur force.

La question de l'origine de ces peuples était certes académique, mais pour comprendre ce soulèvement, il était important de considérer leurs clivages sociaux et politiques, que seule l'étude de la carte peut aider à saisir. Leur continent se subdivise entre certaines grandes régions qui imposent à leurs habitants des modes de vie différents. Dans sa partie occidentale le parallélogramme est encadré, d'Alexandrette à Aden, par une région montagneuse qui, au nord, a nom Syrie, puis en descendant vers le sud d'abord Palestine, puis Midian, puis Hedjaz et enfin Yémen. L'altitude moyenne est de 1 000 mètres, avec des pics de 3 000 à 3 700 mètres. Regardant à l'ouest, cette région est bien arrosée par les nuages venus de la mer et en général largement peuplée. Le bord méridional du quadrilatère, baigné par l'océan Indien, se compose d'une autre chaîne de hauteurs inhabitées. La frontière orientale est entièrement constituée d'une plaine, d'abord alluviale et appelée Mésopotamie, pour devenir ensuite, au sud de Bassora, un plateau uni baptisé Koweït, puis Hasa, puis Qatar. Cette plaine est en grande partie habitée. Ces successions de collines désertes et de plaines encadrent un vaste golfe de désert aride au cœur duquel se trouve un archipel d'oasis populeuses appelées al-Qasim et Riyad. C'est dans ce groupe d'oasis que l'on place le centre authentique de l'Arabie, le foyer de son esprit originel et sa plus consciente individualité. Le désert qui les enveloppe les a préservés du contact avec l'extérieur.

Ce désert, qui a assuré cette importante fonction et a ainsi forgé le caractère de l'Arabie, est très varié. Au sud des oasis, il semble une mer de sable dépourvue de traces et s'étire presque jusqu'à l'escarpement du rivage de l'océan Indien. À l'ouest, entre lesdites oasis et les hauteurs du Hedjaz, il prend le nom de Nedjed et consiste en une région peu

sableuse de graviers et de laves. À l'est, entre les oasis et le Koweït, on trouve une semblable région pierreuse, mais entrecoupée de vastes champs de sable fin qui en rendent la traversée difficile. Au nord des oasis, le désert forme d'abord une étendue sableuse, puis une immense plaine de graviers et de laves entre la frontière orientale de la Syrie et la rive de l'Euphrate, là où commence la Mésopotamie. La praticabilité de ce dernier désert pour les hommes et les véhicules à moteur a permis le prompt succès de la révolte arabe.

Ces diversités physiques manifestes présidèrent à l'histoire de l'Arabie. En premier lieu, elles coupèrent par une infranchissable barrière de sable le littoral de l'océan Indien du reste de la péninsule, empêchant ainsi le premier de participer à l'évolution historique du second, comme d'influencer en aucune manière ses mœurs ou sa conduite. L'Hadramaout, comme on l'appelle, eut un rôle dans l'histoire des Indes néerlandaises et influença plus Java que l'Arabie.

Les reliefs de l'Ouest et les plaines de l'Est ont toujours été les régions les plus peuplées et les plus actives d'Arabie. À l'ouest en particulier, les montagnards de Syrie et de Palestine, du Hedjaz et du Yémen, ont maintes et maintes fois été présents dans le cours de notre histoire européenne. Leur mentalité appartient plus à l'Europe qu'au Levant, de même que les Arabes se sont toujours intéressés à la Méditerranée, non à l'océan Indien. Ces collines fertiles et salubres font vivre une population considérable. Elles présentent à la mer occidentale une façade escarpée, cependant que leur versant oriental dessine une longue pente descendant doucement en direction du golfe Persique. La plus grande partie des précipitations s'écoule en brefs torrents jusqu'à la grève; le surplus s'en va vers l'est, bientôt asséché par un désert stérile. Les rares cours d'eau du versant oriental qui franchissent les collines en direction de l'ouest et arrivent jusqu'à la mer (l'Oronte, le Litani, le Hamdh et la Fatma, pour les princi-

paux) ont présidé à l'implantation de la population, mais ils ne constituaient pas des voies de passage. Les reliefs étant en grande partie infranchissables, échanges et migrations vers le nord comme vers le sud doivent soit emprunter l'étroite et périlleuse bande littorale, soit décrire un long détour par les étendues désertiques du versant oriental.

IV

LA PHASE NOMADE

La problématique des migrations, variable selon les régions, constitua la force la plus grande et la plus complexe d'Arabie. Au nord, dans les villes de Syrie, le taux de natalité était bas et le taux de mortalité élevé en raison de l'insalubrité et de la vie éreintante que menaient la plupart des habitants. En conséquence, y voyant pour eux-mêmes une opportunité, le surplus de la paysannerie venait s'y fondre. Au Liban, où la situation sanitaire s'était améliorée, un exode de jeunes chaque année plus important se faisait vers l'Amérique, menaçant, pour la première fois depuis l'hégémonie hellène, de modifier l'équilibre de toute une région.

Au Yémen la situation était différente. Il n'y avait ni industries ni commerce avec l'étranger pour masser la population dans des lieux malsains. Les villes étaient des marchés, aussi propres et simples que des villages ordinaires. La démographie y connaissait donc une croissance lente, le niveau de vie avait été ramené très bas, on éprouvait les effets d'une surpopulation. Les Yéménites ne pouvaient émigrer outre-mer, car le Soudan était encore plus déshérité que l'Arabie, et les quelques tribus pauvres qui s'y risquèrent furent contraintes, pour continuer d'exister, de modifier profondément leur mode de vie et leur culture de Sémites. Ils ne

pouvaient non plus se déplacer vers le nord, car le passage était empêché par la ville sainte de La Mecque et son port, Djedda, région peuplée d'étrangers et continuellement grossie d'un afflux d'immigrants venus d'Inde, de Java, de Boukhara et d'Afrique, populations de très forte vitalité, violemment hostiles au sentiment sémite, implantées là en dépit de la situation économique, géographique et climatiques par le facteur artificiel d'une religion mondiale.

La concentration démographique du Yémen devint donc extrême et ne trouva un allègement qu'en direction de l'est, en repoussant les groupes plus faibles toujours plus loin sur les pentes du Widian, cette région à demi aride des grandes vallées de Bisha, Dawasir, Ranya et Taraba, qui rayonnent vers l'est et le nord en direction des déserts du Nedjed. Ces clans moins puissants furent sans cesse contraints d'échanger bonnes sources et palmeraies fertiles contre points d'eau et terres de moindre qualité, jusqu'au jour où ils atteignirent une zone où toute agriculture digne de ce nom était impossible. Ils se mirent alors à compléter leur maigre subsistance par l'élevage des moutons et des chameaux et finirent par dépendre de plus en plus de cette activité. Puis arriva le jour où, repoussées de nouveau, ces peuplades frontalières, à présent devenues presque essentiellement pastorales, se virent chasser de la dernière méchante oasis et adoptèrent une existence nomade dans des déserts vierges.

Ce processus, qui pour des familles ou des tribus isolées pourrait s'observer de nos jours par le relevé des noms et dates des différentes étapes, a dû se mettre en place au tout début de la pleine colonisation du Yémen. Le Widian, en dessous de La Mecque et de Taïf, regorge de vestiges et de toponymes laissés par une cinquantaine de tribus qui sont parties de là et que l'on retrouve aujourd'hui dans le Nedjed, le djebel Shammar, dans le Hamad et jusque sur les marches de la Syrie et de la Mésopotamie. Là résidait la source de

la migration, la fabrique de nomades, le jaillissement de ce gulf-stream parcourant le désert.

Car la population du désert était aussi peu sédentaire que celle des hauteurs. La vie économique y reposait sur l'approvisionnement en chameaux, animaux qui se reproduisent mieux dans les pâturages des hauteurs, où la rigueur du climat offre des épineux aussi robustes que nourrissants. Les bédouins vivaient de cette activité qui, en retour, modelait leur existence, présidait à la répartition des tribus dans le pays ainsi qu'au rythme des transhumances entre pâturages de printemps, d'été et d'hiver où les troupeaux trouvaient leur maigre provende. Les marchés aux bêtes de Syrie, de Mésopotamie et d'Égypte déterminaient la population que les déserts pouvaient faire vivre et réglaient strictement leur niveau de vie. Aussi le désert connaissait-il également des périodes de surpopulation et un mouvement naturel poussait alors des tribus pléthoriques à jouer des coudes pour gagner la lumière. Elles ne pouvaient partir pour le sud, car il n'y avait dans cette direction que la mer et des sables inhospitaliers. Elles ne pouvaient se diriger vers l'ouest, puisque les reliefs du Hedjaz regorgeaient de montagnards solidement campés sur leurs positions. Elles gagnaient parfois les oasis centrales de Riyad et d'al-Qasim et, pour peu qu'elles fussent suffisamment fortes et résolues, elles pouvaient réussir à en occuper une partie.

En revanche, s'ils ne possédaient pas cette force, ces groupes se voyaient peu à peu refouler vers le nord, entre Médine, dans le Hedjaz, et al-Qasim, dans le Nedjed, jusqu'à se trouver à l'embranchement de deux routes. Ils pouvaient alors partir vers l'est par l'oued Roum ou le djebel Shammar, suivre ensuite le Batn jusqu'à Chamiya où ils s'établiraient en riverains du bas Euphrate ; ou bien ils pouvaient monter lentement l'échelle des oasis de l'Ouest, Henakiyeh, Kheibar, Teima, Jauf et le Sirhan, jusqu'à ce que le sort les conduisît

en vue du djebel Druse, en Syrie, ou les amenât à faire boire leurs bêtes à Tadmor, dans le désert septentrional, sur le chemin d'Alep ou de l'Assyrie.

La pression ne se relâcha pas pour autant et l'inexorable mouvement vers le nord se poursuivit. Les tribus et leurs troupeaux se virent repousser jusqu'aux confins des terres arables de Syrie ou de Mésopotamie. L'occasion qui s'offrait, alliée à la nécessité, les persuada d'acquérir des chèvres, puis des moutons et enfin de faire un peu de culture, ne fût-ce que celle de l'orge pour donner aux bêtes. N'étant plus dès lors bédouins, ils commencèrent de pâtir, tout comme les villageois avant eux, des ravages occasionnés par les nomades qui arrivaient à leur suite. Insensiblement, ils finirent par s'allier avec les paysans, leurs prédécesseurs, pour enfin comprendre qu'eux-mêmes s'étaient faits agriculteurs. Ainsi voyait-on des clans issus des hauts plateaux yéménites se faire déloger par des clans plus puissants et chasser dans un désert où, bien malgré eux, ils devenaient nomades pour subsister; on les retrouvait ensuite se déplaçant chaque année de leur millénaire un peu plus vers le nord ou vers l'est, selon que le sort leur avait fait suivre l'une ou l'autre des grandes pistes jalonnées de puits; jusqu'à ce qu'enfin, animés d'une même répugnance à l'égard de la vie nomade, ils dussent quitter le désert pour rejoindre les terres cultivées. Ainsi se déroula de tout temps la vie du peuple sémite. Rares les Sémites du Nord, s'il en fut un seul, dont les ancêtres n'eussent pas, à quelque époque lointaine, traversé le désert. À un degré ou à un autre, chacun d'entre eux portait gravé en lui l'empreinte du nomadisme, la plus profonde et la plus marquante de toutes les formes de vie en société.

V
LE MONOTHÉISME

S'il est vrai que, dans le Moyen-Orient arabophone, le nomade et le sédentaire n'appartiennent pas à des races distinctes mais se situent seulement à des stades sociaux et économiques différents, on pouvait s'attendre à leur trouver des traits communs dans le mode de pensée, et il était concevable de relever des ressemblances dans ce que ces peuples produisaient. Dans les débuts, lors de notre tout premier contact, nous découvrîmes une unanime transparence ou rigidité de foi, quasi mathématique dans sa restriction, et qui nous inspira de la répulsion par les formes désagréables qu'elle prenait. Les Sémites, dans leur spectre visuel, ne connaissent pas la demi-teinte. C'est un peuple de couleurs primaires, principalement le noir et le blanc, qui ne regarde du monde que ses contours. Ce peuple particulier a le doute en aversion, le doute, cette couronne d'épines moderne que certains de nos penseurs portent avec tant de grâce. Ils ne comprennent pas nos difficultés métaphysiques, nos questionnements introspectifs. Ils ne connaissent que la vérité et la non-vérité, la foi et la non-foi, sans notre hésitant cortège de nuances plus subtiles.

Ce peuple ne se contente pas de voir en noir et blanc, il est en noir et blanc dans sa structure la plus intime : non seulement dans la limpidité, mais encore dans la juxtaposition. Sa pensée s'appuie plus aisément sur les extrêmes. Elle a choisi d'habiter les superlatifs. Parfois, deux idées particulièrement divergentes semblent exercer sur eux un empire conjugué ; ils excluent le moyen terme et poussent la logique de leurs opinions jusqu'à leurs absurdes extrémités, sans relever le moindre non-sens dans leurs conclusions contradictoires. La tête froide, le jugement tranquille, ils oscillent

d'une asymptote à l'autre, et si imperturbablement qu'ils ne semblent guère conscients de leurs élucubrations.

C'est un peuple à l'esprit très limité, dont la résignation sans curiosité laisse l'intellect en jachère. Son imagination est vive, mais non féconde. On trouve si peu d'art arabe au Moyen-Orient que l'on serait tenté de dire qu'il n'en a pas existé, bien que les classes supérieures aient compté en leurs rangs de généreux mécènes qui encourageaient les talents de leurs prochains ou de leurs esclaves en architecture, en céramique ou toute autre activité créatrice. Ils ne s'embarassent d'aucune grande industrie ; ils n'entretiennent nulle part d'organisation vouée au corps ou à l'esprit. Ils n'ont inventé ni systèmes philosophiques ni mythologies élaborées. Ils ont maintenu le cap entre les idoles de la tribu et celles de la caverne ; celles du théâtre et de la place du marché échappaient à leur regard. Ils sont le moins morbide des peuples et acceptent le cadeau de la vie comme un axiome, sans s'interroger. Elle est pour eux quelque chose d'inévitable, imposé à l'homme, un usufruit qui échappe au contrôle. Le suicide est chose impossible et la mort n'entraîne nulle affliction.

C'est un peuple de convulsions, de soulèvements, d'idées, la race du génie individuel. Ses agitations n'en sont, par contraste avec la quiétude de tous les jours, que plus surprenantes, et ses grands hommes plus grands par contraste avec la simple humanité de la multitude. Leurs convictions procèdent de l'instinct, leurs activités de l'intuition. La création la plus profuse de ces populations fut celle des croyances ; elles ont le monopole des religions révélées. Trois de ces productions ont survécu chez elles ; deux sur trois ont de plus été exportées (sous une forme altérée) vers des peuples non sémites. Le christianisme, traduit dans l'esprit respectif des langues grecque, latine et germanique, a conquis l'Europe et l'Amérique. L'islam, après différentes mutations, est en train de s'imposer en Afrique et en Asie. Il s'agit là de réussites.

Leurs échecs, les Sémites les gardent pour eux. Les lisières de leurs déserts sont jonchées de restes brisés de croyances qui ont périclité.

Il est significatif que ces religions déchues aient échoué aux confins du désert et des terres arables. Cela nous amène à la genèse de l'ensemble de ces fois. C'étaient des postulats, non des arguments, et elles avaient donc besoin d'un prophète pour les propager. Les Arabes affirment qu'il y a eu quarante mille prophètes ; on en a enregistré au bas mot quelques centaines. Aucun d'entre eux n'était issu d'une région reculée, mais ils suivirent tous un parcours identique. Ils avaient vu le jour dans un endroit très peuplé. Une aspiration aussi passionnée qu'inintelligible les chassait vers le désert. Ils y passaient une période plus ou moins longue dans la méditation et l'abstinence, puis, ayant mis leur message en forme, ils s'en revenaient et prêchaient leurs anciens et dès lors dubitatifs compagnons. Les fondateurs des trois grandes fois accomplirent ce cycle, et ce qui aurait pu n'être qu'une coïncidence prit force de loi face au parcours identique d'une multitude d'autres prophètes, les malheureux qui échouèrent, dont nous pourrions juger la profession non moins sincère, mais pour qui le temps et un monde désillusionné n'avaient pas amassé des âmes d'amadou toutes prêtes à s'enflammer. Pour les penseurs citadins, l'élan vers la Nitrie fut toujours irrésistible, non sans doute parce qu'ils trouvaient Dieu résidant là, mais parce qu'ils entendaient plus distinctement dans cette solitude la parole qu'ils y apportaient.

La base commune de tous ces credos sémitiques, ceux qui réussirent comme ceux qui échouèrent, était la grande idée de la vanité du monde. Leur réaction profonde contre le temporel les amena à prêcher le dépouillement, le renoncement, la pauvreté ; et le parfum de cette nouveauté intoxiqua inexorablement la cervelle des habitants du désert. Je touchai du doigt pour la première fois, au tout début, cette idée de

la pureté née de la raréfaction, un jour que nous venions de traverser les vallonnements du nord de la Syrie jusqu'à une ruine datant de l'occupation romaine, que les Arabes tenaient pour les vestiges d'un palais construit par un prince frontalier à l'intention de sa reine. La croyance voulait que l'argile dont il était maçonné eût été pétrie non avec de l'eau mais, pour plus de magnificence, avec des huiles essentielles de fleurs.

Mes guides, flairant l'air comme des chiens, me conduisaient de salle en salle en faisant observer :

– Ici, c'est du jasmi ; ici, de l'ambre gris ; ici, de la rose.

Pour finir, Dahoum m'entraîna :

– Viens humer la plus douce senteur entre toutes.

Gagnant le logis principal, nous nous approchâmes des fenêtres béantes de la façade orientale pour inhaler à gorge déployée le vent du désert, qui nous venait par bouffées, fluide, dépourvu de turbulences. Né quelque part au-delà du lointain Euphrate, ce souffle lent avait foulé durant des jours et des nuits des herbes fanées jusqu'à ce premier obstacle, les murs fragiles de notre palais en ruine. Il semblait s'y couler et s'y alanguir, comme murmurant en un langage enfantin quelque secret qui nous échappait.

– Celui-ci, dirent mes compagnons, est le meilleur : il est sans parfum.

Mes Arabes tournaient le dos aux fragrances comme au luxe et, le regard perdu dans cette immensité, choisissaient des choses auxquelles l'homme n'avait point de part.

Le bédouin est né et a grandi dans le désert ; ce dépouillement trop âpre pour un étranger, il l'embrasse de toute son âme pour la simple raison, ressentie mais non formulée, qu'il s'y trouve indubitablement libre. Il a oublié toute attache matérielle, tout confort, tout superflu, toute complication, pour atteindre à cette liberté personnelle hantée par la famine et la mort. Il ne voit pas dans la pauvreté une vertu en soi ; il goûte les menus vices et petites jouissances – le café, l'eau

fraîche, les femmes – qu’il pouvait encore préserver. Sa vie est faite de l’air et des vents, de soleil et de lumière, d’espaces sans bornes et de vide immense. Ni effort humain ni fécondité dans la nature ; rien que le ciel là-haut et la terre immaculée ici-bas. C’est là que, inconsciemment, il approchait Dieu.

Dieu, pour lui, n’est ni anthropomorphe ni tangible, ni moral ni éthique, pas plus soucieux du monde que de l’homme, nullement naturel enfin ; Il est l’être *αχρωματος, ασχηματιστος, αναφης*¹, épithètes non dépréciatives mais mélioratives, l’être qui embrasse tout, la matrice de toute activité, la nature et la matière n’étant qu’un miroir Le reflétant. Le bédouin ne peut rechercher Dieu en lui-même, tant il est convaincu d’être en Dieu. Il ne peut rien concevoir qui soit ou ne soit pas Dieu. Lui seul est grand, et cependant il y a une simplicité, une quotidienneté chez ce Dieu des Arabes, qui est leur manger, leur combattre, leur jouir, la plus ordinaire de leurs pensées, leur ressource et leur partenaire de chaque instant, pratique inaccessible à ceux qui ont un Dieu si mélancoliquement caché à leurs yeux, tant par le désespoir d’être à jamais indigne de Lui que par le cérémonial du culte. Eux ne voient nulle incongruité à Le mêler à leurs faiblesses et à leurs appétits, et ils invoquent son nom jusque dans les circonstances les moins honorables. Il est le plus commun de leurs mots ; et nous avons assurément perdu beaucoup d’éloquence lorsque nous avons fait de lui le plus bref et le plus disgracieux de nos monosyllabes.

Cette croyance des hommes du désert paraît au-delà des mots et, donc, de la pensée. Elle est facilement perçue comme une influence, et tous ceux qui séjournent suffisamment longtemps dans le désert pour oublier ses immensités et sa vacuité se trouvent inévitablement projetés vers Dieu comme vers l’unique refuge et ressort de l’existence. Que le bédouin se

1. « Sans couleur, sans forme, intangible » (Platon, *Phèdre*, 247c).

dise sunnite, wahhabite ou de quelque autre confession sur le spectre des communautés sémitiques, il traitera cela fort légèrement, un peu comme les sentinelles des portes de Sion, qui buvaient de la bière et riaient parce qu'ils étaient de cette ville. Chaque nomade a sa religion révélée, qui n'est ni orale, ni traditionnelle, ni exprimée, mais instinctive. Ainsi relève-t-on en chacune des croyances sémitiques, dans leur forme et leur essence, un accent mis sur la vacuité du monde et la plénitude de Dieu, mais dont l'expression varie selon le pouvoir et le contexte du croyant.

L'habitant du désert ne pouvait faire de la vertu sa croyance. Jamais il ne fut évangéliste ni prosélyte. Il parvient à cette intense fusion avec la divinité en fermant les yeux au monde et à toutes les complexes virtualités qu'il recèle et que seul le contact avec la richesse et les tentations pourrait faire éclore. Il atteint à une foi aussi sûre que forte, mais au champ si étroit ! Sa stérile expérience le prive de compassion et déforme sa bonté humaine à l'image de l'étendue aride où il se dissimule. En conséquence, il se fait souffrir, non pas simplement pour être libre, mais pour se complaire. S'ensuit une délectation de la souffrance, une cruauté qui lui importe plus que les bienfaits matériels. L'Arabe du désert ne connaît pas de joie comparable à celle de l'abstinence. Il voit comme un luxe dans l'abnégation, le renoncement, la retenue. Le dépouillement de l'esprit lui est aussi voluptueux que la nudité du corps. Peut-être sauve-t-il ainsi son âme, et sans péril, mais au prix d'un égoïsme des plus inflexibles. Son désert en devient une chambre froide spirituelle en laquelle se conserve intacte mais jamais améliorée une vision de l'unicité divine. Il est parfois arrivé que les hommes du monde extérieur, ceux en quête d'une réponse, vinssent s'y réfugier un temps pour considérer à loisir la nature de la génération qu'ils allaient convertir.

Cette foi du désert était impossible dans les villages ou les villes. Elle était à la fois trop étrange, trop simple et trop

impalpable pour y être exportée et communément embrassée. L'idée, la croyance fondamentale de toutes les religions sémitiques attendait là, mais il restait à la diluer pour qu'elle nous devînt compréhensible. De même que le cri d'une chauve-souris est trop aigu pour nombre d'oreilles, l'esprit du désert échappait à notre plus grossière structure. Les prophètes nous revenaient du désert avec ce qu'ils avaient entraperçu de Dieu et, par leur nébuleux truchement (comme au travers d'un verre fumé), nous faisaient entrevoir quelque chose d'une majesté et d'un éclat dont la pleine vision nous eût laissés muets, aveugles et sourds, tout comme elle avait transformé le bédouin, faisant de lui un homme rustre, à part. Leurs disciples, dans leur effort pour se dépouiller et dépouiller leurs voisins de tout superflu conformément à la parole du maître, s'achoppaient aux faiblesses humaines et échouaient. Pour vivre, il fallait au villageois ou au citadin se repaître chaque jour de tous les plaisirs de l'acquisition et de l'accumulation, et il devenait par contrecoup le plus fruste et le plus matérialiste des hommes. Le flamboyant mépris de la vie qui en conduisait d'autres à l'ascétisme le plus strict le poussait, lui, au désespoir. Il se dissipait sans frein, comme un prodigue dilapide ses forces pour en finir au plus vite. Les Juifs, chez nous à Brighton, l'avare, l'adorateur d'Adonis, le fornicateur des lupanars de Damas furent tous des démonstrations de ce penchant des Sémites pour la jouissance, ainsi que l'expression de cette fibre qui, à l'opposé, donna le sacrifice de soi des esséniens, des premiers chrétiens ou des premiers califes, qui jugeaient le chemin du Ciel plus facile aux simples d'esprit. Le Sémite balance entre désir et renoncement.

Avec une idée, il est possible de mener les Arabes comme par un licol, et sans peine, car l'allégeance spontanée de leur esprit vacant en fait de véritables séides. Aucun ne se défausse et leur attachement dure jusqu'à la réussite de votre entreprise, cependant qu'avec les succès survient le sentiment de

responsabilité, du devoir, de l'engagement. Ensuite, l'idée est envolée; la tâche terminée, tout n'est plus que ruines. En l'absence de foi, on peut les emmener aux quatre coins du monde (mais pas au Ciel) en leur montrant les richesses et les plaisirs de la terre; mais que, les menant de cette façon, l'on rencontre en chemin le prophète d'une idée, un hère sans feu ni lieu, et ils abandonnent vos trésors pour son inspiration. Ils sont d'incorrigibles enfants de la chimère, sans cervelle et daltoniens, pour qui corps et esprit sont inévitablement et à jamais opposés.

La mentalité sémite est singulière, obscure, pleine d'abattements et d'exaltations, manquant de gouverne, mais avec plus de ferveur et plus féconde en croyances que n'importe quelle autre nation de la Terre. C'est un peuple de sursauts, pour lequel l'abstrait constitue le motif le plus puissant, qui déploie dans l'action un courage et une invention infinis, et que la fin indiffère. Ils sont aussi instables que l'eau et, comme l'eau, susceptibles d'avoir le dernier mot. Depuis l'aube de la vie, par vagues, ils se sont élancés contre les côtes de la chair. Chaque rouleau s'est brisé, mais, comme la mer, il a usé un peu du granit auquel il s'est heurté, et il se peut que vienne le jour lointain où ses frères rouleront sans obstacle là où se trouvait jadis le monde physique, le jour où Dieu planera à la surface de ces eaux. C'est une telle lame (et non la moindre) que j'ai levée et fait rouler, poussée par le souffle d'une idée, jusqu'à ce qu'elle vint s'ourler, éclater et déferler sur Damas. Le reflux de cette vague, provoqué par la résistance des choses en place, fournira la matière de la vague suivante, quand, avec le temps, elle se soulèvera de nouveau.

La première grande ruée autour de la Méditerranée montra au monde la fougue d'un Arabe exalté, le temps d'un bref accès d'intense activité physique ; mais, quand l'élan fut épuisé, le défaut d'endurance et d'esprit de suite de la mentalité sémite devint tout aussi manifeste. Par simple dégoût pour la méthode, ils négligèrent les provinces qu'ils avaient conquises et, pour administrer leurs empires décousus et incohérents, sollicitèrent l'aide de leurs sujets ou d'étrangers plus vigoureux. Si bien que, dès le début du Moyen Âge, les Turcs prirent pied dans les États arabes, d'abord comme serviteurs, puis comme collaborateurs, pour enfin se comporter comme une végétation parasite qui étouffa le corps politique originel. La phase ultime fut celle d'une hostilité déclarée, avec les Hülägü et les Tamerlan assouvissant leur soif de sang, incendiant et détruisant tout ce qui affichait une prétention à la supériorité et se mettait en travers de leur chemin.

La civilisation arabe, davantage morale et intellectuelle que pratique, est de nature parasite, et son manque de sens public gâcha d'excellentes dispositions privées. L'époque lui fut cependant favorable. L'Europe était redevenue barbare, et le souvenir de l'érudition grecque et latine s'effaçait lentement des esprits. Du fait que le niveau était peu élevé, les exercices d'imitation des Arabes purent passer pour de la culture, leur activité mentale donnait l'impression qu'ils avançaient, leur politique qu'ils prospéraient ; et puis ils rendirent un service bien réel en préservant pour un avenir médiéval quelque chose d'un passé classique.

Avec l'arrivée des Turcs, ce bonheur ne fut plus qu'un rêve. Étape par étape, les Sémites du Moyen-Orient passèrent sous le joug et y connurent une mort lente. Leurs biens matériels

leur furent arrachés et les esprits se fanèrent sous le souffle glacé d'une dictature militaire. L'ordre turc était un ordre policier, et la théorie politique turque était aussi sommaire que sa mise en pratique. Les Turcs enseignèrent aux Arabes que les intérêts de la religion prévalaient sur ceux de la nationalité, que les questions mineures de la province étaient plus importantes que le patriotisme. À force de subtiles dissensions, ils les amenèrent à se méfier les uns des autres. La langue arabe fut bannie des tribunaux, des administrations et de l'enseignement supérieur. Dès lors, les Arabes ne pouvaient plus servir le pays qu'en faisant le sacrifice de leurs particularités raciales.

Ces mesures ne furent pas facilement acceptées. La ténacité sémite se manifesta par maintes rébellions en Syrie, en Mésopotamie et en Arabie contre les formes les plus choquantes de l'intrusion turque; une résistance fut également opposée aux tentatives plus insidieuses d'assimilation. Les Arabes répugnèrent à troquer une langue riche et souple pour un turc sans grâce; au lieu de cela, ils truffèrent celui-ci de vocables arabes. Ils ne purent non plus se résoudre à oublier leurs trésors littéraires. S'ils perdirent en revanche leur vision géographique ainsi que leurs souvenirs historiques en tant que race et nation, ils ne s'en raccrochèrent qu'avec plus de détermination à leur langue, l'érigeant presque en une patrie en soi. Le premier devoir de tout musulman était d'étudier le Coran, le livre saint de l'Islam et, soit dit en passant, le plus grand monument littéraire arabe. La conscience d'avoir une religion qui était sienne, d'être le seul à se trouver parfaitement qualifié pour la comprendre et la pratiquer, fournissait à tout Arabe maniant l'abstraction de quoi évaluer la banalité des œuvres turques.

Les Arabes, dépassés par les Turcs au plan matériel aussi bien qu'en termes de connaissances modernes, étaient moins humiliés qu'irrités de l'inégalité des chances qui en décou-

lait. Des étrangers vinrent dans les pays arabes avec un savoir autrement plus vaste que celui dont les Turcs pouvaient faire preuve, et, à la différence de ces derniers, désireux de le dispenser. Une grande université américaine, merveilleusement équipée, s'installa à Beyrouth et offrit à la population un exemple de compassion et de sagesse qui contrastait violemment avec l'attitude du gouvernement. Les Turcs semaient la jalousie, l'amertume, l'ignorance. Les écoles américaines enseignaient suivant la méthode de la recherche, encourageaient l'objectivité scientifique et le libre échange de points de vue. Bien involontairement, elles enseignèrent la révolution, attendu qu'il était impossible en Turquie d'être à la fois moderne et loyal si l'on appartenait à l'une ou l'autre des races asservies – Grecs, Arabes, Kurdes, Arméniens ou Albanais –, sur lesquelles pesa si longtemps la domination ottomane.

Survinrent ensuite la révolution turque, la chute d'Abdul Hamid et la suprématie des Jeunes-Turcs. Les perspectives s'élargirent momentanément pour les Arabes. Le mouvement des Jeunes-Turcs était une révolte contre la conception hiérarchique de l'Islam et les théories panislamiques du vieux sultan, qui, en se faisant chef spirituel du monde musulman, avait aspiré à devenir également et sans appel le directeur de ses affaires temporelles. Ces jeunes hommes politiques, animés par l'idée d'un État souverain et constitutionnel, se soulevèrent contre lui et le jetèrent en prison. Ainsi, alors que l'Europe occidentale commençait tout juste à quitter le cadre national pour en adopter un plus international et à retentir de conflits bien éloignés des problèmes de races, le Moyen-Orient, lui, quittait à peine le mouvement religieux pour se politiser, rêvant d'en finir avec les guerres de religion et de se battre pour l'autonomie et la liberté nationale davantage que pour la foi ou le dogme. Au Proche-Orient, les petits États balkaniques avaient été les premiers à vouloir opérer résolument ce changement de cap, et leur nationalisme les

avait soutenus tout au long d'un martyr presque sans égal jusqu'à leur objectif qui était de se détacher de la Turquie. Par la suite, il y avait eu des mouvements nationalistes en Égypte, en Inde, en Perse, et à Constantinople où ils trouvèrent leur expression la plus forte : les idées nouvelles de l'Amérique en matière d'enseignement les orientèrent et les renforcèrent, ces mêmes idées qui, jetées en pâture à un vieil Orient aux valeurs traditionnelles, formèrent un cocktail explosif.

Enhardis par leur premier succès, les Jeunes-Turcs se laissèrent emporter par la logique de leurs principes et, pour se défendre contre le panislamisme, prônèrent une fraternité entre sujets ottomans. Dans leur naïveté, les peuples soumis, bien supérieurs en nombre aux Turcs eux-mêmes, se crurent invités à participer à la construction d'un Moyen-Orient nouveau. Pénétrés des idées de Herbert Spencer et d'Alexander Hamilton, ils se ruèrent à la tâche, proposèrent des réformes radicales et saluèrent les Turcs comme leurs partenaires. Ces derniers, terrifiés par les forces qu'ils avaient libérées, refermèrent la porte aussi vite qu'ils l'avaient ouverte. La turquisation de la Turquie, la Néo-Turan, devint le mot d'ordre. Ce fut une nouvelle théorie globale visant à faire turc tout et tout le monde à l'intérieur de l'Empire ottoman, cela pour le meilleur, les vertus originelles et les familles des meilleurs des Turcs étant issues de la souche mongole. Cette politique allait par la suite les porter à la rescousse de leurs irrédentistes, les populations turques sujettes de la Russie en Asie centrale. Mais il fallait d'abord mettre au pas ces irritantes races sujettes réfractaires à l'autorité, en premier lieu les Arabes, la plus importante composante étrangère en Turquie. Leurs députations furent donc dispersées, leurs sociétés interdites, leurs notables proscrits. La langue et les manifestations arabes furent bâillonnées par Enver pacha avec plus de poigne encore que du temps d'Abdul Hamid.

Mais les Arabes avaient goûté à la liberté. Ils ne purent changer leurs idées aussi promptement que leur conduite, et les plus durs d'entre eux ne se laissèrent pas facilement juguler. Ils lisaient certains journaux turcs, remplaçaient le mot *turc* par *arabe* dans toutes leurs exhortations patriotiques, et la répression faisait naître en eux une dangereuse violence. Privés de soupapes constitutionnelles, ils se firent révolutionnaires. Les sociétés arabes devinrent clandestines et, de clubs libéraux, se muèrent en foyers de conspiration. L'Akhoua, principale société arabe, fut publiquement dissoute. Elle fut remplacée, en Mésopotamie, par le redoutable El-Ahd, confrérie ultrasecrète presque exclusivement limitée aux officiers arabes servant dans l'armée turque, qui prêtèrent serment d'acquérir les connaissances militaires de leurs maîtres afin de les mettre à la disposition du peuple arabe lorsque sonnerait l'heure de la rébellion.

Il s'agissait d'une société très étendue, avec une base sûre dans la contrée sauvage du Sud irakien, dont Saïd Taleb, le jeune John Wilkes¹ du mouvement arabe, tenait les rênes d'une main peu scrupuleuse. En faisaient partie soixante-dix pour cent des officiers nés en Mésopotamie, et le secret était si bien gardé que certains d'entre eux conservèrent jusqu'à la fin des postes de haut commandement en Turquie. Quand l'effondrement se produisit, qu'Allenby traversa Armageddon, renversa la Turquie, un des vice-présidents commandait la retraite des débris de toutes les armées de la Palestine, cependant qu'un autre faisait passer le Jourdain à l'armée turque pour la conduire dans la région d'Amman. Plus tard encore, après l'armistice, des postes élevés étaient toujours occupés au sein de cette armée par des hommes prêts à œuvrer à sa destruction sur un mot de leurs chefs arabes. La plupart ne

1. Homme politique anglais (1725-1797), radical, fameux pour sa liberté de pensée et ses nombreux duels.

reçurent jamais cet ordre : ces sociétés secrètes, uniquement pro-arabes, n'étaient en effet disposées à prendre les armes que pour l'indépendance arabe et, parce qu'elles ne croyaient pas à nos promesses d'autonomie, ne voyaient nul avantage à soutenir les Alliés contre les Turcs. Nombre d'entre elles préféraient même une Arabie unie sous le joug lamentable de la Turquie à une Arabie éclatée et apathique, placée sous la domination plus souple de plusieurs puissances européennes réparties selon leurs sphères d'influence.

Plus considérable qu'El-Ahd, il y avait El-Fatah, société secrète syrienne. Propriétaires terriens, écrivains, médecins et hauts fonctionnaires se liguèrent en son sein, avec serments, mots de passe, signes de reconnaissance, presse et trésor de guerre, dans le but de mettre à bas l'Empire turc. Avec l'aisance bruyante des Syriens, peuple extraverti, doué de la vivacité des Japonais, mais superficiel, ils eurent tôt fait de constituer une organisation redoutable. Ils se mirent en quête d'une aide extérieure, comptant que la liberté leur échoirait par la diplomatie plutôt que par le sacrifice. Recherchant l'allié qui servirait leurs intérêts, ils entretenaient des contacts avec l'Égypte, avec El-Ahd (dont les membres, habitués de cette rigueur propre aux gens de Mésopotamie, les méprisaient passablement), avec le chérif de La Mecque et avec la Grande-Bretagne. Ils pratiquaient un secret sans faille et, quoiqu'il soupçonnât l'existence de l'organisation, jamais le gouvernement turc ne parvint à identifier ses chefs ni ses membres. Il était contraint d'attendre l'occasion de frapper sans discernement.

Quand en 1914 la déclaration de guerre amena l'Angleterre et la France à rappeler leurs représentants, qui avaient fait l'opinion publique en Turquie, les dirigeants turcs crurent avoir les coudées franches. La mobilisation plaçait les pleins pouvoirs entre les mains de trois hommes, Enver, Talaat et Djamal, qui étaient tout à la fois les plus impitoyables, les

plus logiques et les plus ambitieux des Jeunes-Turcs. Ils se mirent en devoir de purger l'État de tous ses éléments non turcs, et particulièrement des tenants des nationalismes arabe et arménien. Ils commencèrent par trouver une arme insidieuse mais appropriée dans les papiers secrets d'un consul français parti en laissant des lettres : cette correspondance, échangée avec une société arabe sans lien avec El-Fatah, mais qui regroupait l'intelligentsia, plus babillarde et moins redoutable, de la côte syrienne, traitait de l'indépendance arabe. Les Turcs en furent bien sûr ravis, car l'agression « colonialiste » des Français en Afrique du Nord avait valu à ceux-ci une réputation détestable dans le monde musulman arabo-phonie, et c'était un service rendu à Djamal, qui put dès lors montrer à ses coreligionnaires que les nationalistes arabes étaient déloyaux au point de préférer la France à la Turquie.

En Syrie, ces révélations ne surprirent personne, bien évidemment. Toutefois, les membres de cette société étant, quoique bien peu activistes, des personnalités connues et respectées, leur arrestation et leur condamnation, ainsi que la moisson de déportations, de bannissements et d'exécutions qu'amena leur procès, émurent profondément l'ensemble du pays et firent comprendre aux Arabes d'El-Fatah que, s'ils n'en tiraient pas les enseignements, ils encourraient le même sort que les Arméniens. Ces derniers s'étaient armés et organisés, mais leurs meneurs les avaient trahis : ils avaient été désarmés et anéantis au coup par coup, les hommes massacrés, les femmes et les enfants déplacés, nus et affamés, au long de routes venteuses jusque dans le désert, livrés aux brutalités des passants, jusqu'à ce que la mort les emportât. Les Jeunes-Turcs avaient tué ces gens non parce qu'ils étaient chrétiens, mais parce qu'ils étaient arméniens ; et c'est pour la même raison qu'ils jetèrent musulmans et chrétiens arabes dans les mêmes prisons et les pendirent aux mêmes potences. En les soumettant à des souffrances et des périls communs,

Djamal pacha unit toutes les classes et confessions syriennes et, de la sorte, rendit possible un soulèvement concerté.

Les Turcs, qui soupçonnaient les officiers et soldats arabes de leur armée, espéraient utiliser contre eux l'arme dont ils avaient usé dans le cas des Arméniens. Ils furent d'abord entravés par des problèmes de logistique qui causèrent, au début de 1915, une dangereuse concentration de divisions arabes dans le nord de la Syrie (près d'un tiers de l'armée turque de départ était composée d'Arabes). Ils les dispersèrent dès que possible, les envoyant en Europe, aux Dardanelles, dans le Caucase ou sur le canal de Suez, n'importe où pourvu qu'elles fussent rapidement alignées en première ligne ou bien cantonnées loin de la vue et du secours de leurs compatriotes. La guerre sainte fut proclamée afin de rallier les vieux éléments cléricaux à la bannière gouvernementale et de la parer d'un air de sainteté, et le chérif de La Mecque fut invité, ou plutôt contraint, à s'associer au cri de guerre.

VII

PREMIÈRES INITIATIVES DU CHÉRIF

La situation du chérif de La Mecque était depuis longtemps aberrante. Ce titre de « chérif » supposait un lien de descendance avec le prophète Mahomet, par sa fille Fatima et son petit-fils Hassan. Les chérifs authentiques étaient inscrits sur l'arbre généalogique, immense rouleau conservé à La Mecque sous la garde de l'émir, élu chérif des chérifs et censé être le plus âgé et le plus sage d'entre tous. Cela faisait neuf cents ans que la famille du Prophète, dont le nombre s'élevait désormais à quelque deux mille membres, exerçait le pouvoir temporel à La Mecque.

Le gouvernement ottoman regardait ce clan de pairs

manticratiques avec l'habituel mélange de révérence et de défiance. Comme ils étaient trop puissants pour être détruits, les sultans sauvaient la face en les confirmant solennellement dans leur fonction. Cette approbation vide de sens acquit avec le temps une certaine valeur, au point que l'élu qui accédait à la dignité d'émir y voyait une ratification définitive. Au bout de quelque temps, les Turcs éprouvèrent le besoin de tenir le Hedjaz, élément selon eux du décor dans leur représentation renouvelée du panislamisme, sous leur autorité indiscutée. Grâce à un canal de Suez qui faisait leur affaire, ils purent transformer les villes saintes en solides garnisons. Par la suite, ils conçurent le projet du chemin de fer du Hedjaz et affirmèrent leur influence sur les tribus à coup de bakchichs, d'intrigues et d'expéditions armées.

Gagnant en puissance, le sultan entreprit d'affirmer de plus en plus son autorité parallèlement à celle du chérif, y compris à La Mecque, et il lui arrivait de déposer un chérif trop voyant à son goût pour lui substituer un personnage issu d'une famille rivale du clan, dans l'espoir de diviser pour mieux régner. Abdul Hamid finit par emmener certains membres de la famille à Constantinople, en captivité dorée. Parmi eux figurait Hussein ibn Ali, le chérif actuel, qui fut retenu en Turquie pendant près de dix-huit ans. Il en profita pour permettre à ses fils, Ali, Abdullah, Fayçal et Zaïd, de bénéficier de l'éducation moderne et de l'expérience du monde grâce auxquelles ils conduiraient les armées arabes à la victoire.

Abdul Hamid renversé, les Jeunes-Turcs, moins avisés, adoptèrent le parti inverse et réinstallèrent le chérif Hussein à La Mecque comme émire. Celui-ci œuvra sans tarder à restaurer le pouvoir de l'émirat, et à renforcer sa propre position, tout en restant en contact étroit et amical avec Constantinople par l'intermédiaire de ses fils Abdullah, vice-président du parlement turc, et Fayçal, député de Djedda. Ces derniers

le tinrent soigneusement informé du paysage politique de la capitale jusqu'au déclenchement des hostilités, puis retournèrent en hâte chez eux.

La déclaration de guerre mit le Hedjaz en grande difficulté. Le pèlerinage s'interrompit, portant un coup aux affaires et au revenu des villes saintes. On pouvait craindre l'arrêt du ravitaillement par les cargos indiens (le chérif devenant *de facto* sujet d'une puissance ennemie) et comme la province ne produisait presque aucune nourriture, elle allait dangereusement dépendre de la bonne volonté des Turcs, qui n'auraient alors qu'à fermer le chemin de fer du Hedjaz pour l'affamer. Jamais auparavant Hussein ne s'était trouvé complètement à la merci des Turcs ; or, en ces heures difficiles, ceux-ci avaient particulièrement besoin de son aide pour leur « jihad », la guerre sainte de tous les musulmans contre la chrétienté.

L'adhésion populaire à ce projet passait forcément par l'approbation de La Mecque, consécration susceptible de plonger tout le Moyen-Orient dans un bain de sang. Hussein était un homme d'honneur, habile, obstiné et profondément pieux. Selon lui, la guerre sainte était, d'un point de vue doctrinal, incompatible avec une guerre d'agression, et absurde aux côtés d'un allié chrétien, l'Allemagne. Aussi opposa-t-il un refus à l'exigence turque et adressa-t-il simultanément aux Alliés une prière pleine de dignité leur demandant de ne pas affamer sa province pour quelque chose où sa population n'avait aucune responsabilité. Les Turcs mirent aussitôt en place un blocus partiel du Hedjaz en filtrant la circulation sur la ligne de chemin de fer employée par les pèlerins. Les Britanniques, quant à eux, laissèrent la côte accessible aux navires en règle.

La demande des Turcs ne fut toutefois pas la seule que reçut le chérif. Les populations opprimées de Mésopotamie et de Syrie, les comités d'El-Ahd et d'El-Fatah en appelaient à lui, en tant que Père de tous les Arabes, musul-

man des musulmans, leur prince le plus éminent, leur plus vénérable notable, pour qu'il les sauvât des noirs desseins de Talaat pacha et de Djamal pacha. Cela commença en janvier 1915, lorsque Yasin, chef des officiers mésopotamiens, Ali Riza, chef des officiers damascènes, et Abd el-Ghani el-Areisi, qui représentait les civils syriens, lui firent parvenir la proposition concrète d'une mutinerie militaire contre les Turcs en Syrie.

Hussein, homme politique, prince, musulman, moderniste et nationaliste, ne pouvait qu'entendre cet appel. Il dépêcha à Damas, comme représentant, Fayçal, le troisième de ses fils, avec pour mission d'examiner le projet et de lui faire un rapport. Il envoya Ali, son aîné, à Médine, en le chargeant de lever discrètement des troupes, au prétexte qu'il jugerait bon, dans les villages et les tribus du Hedjaz et de les tenir prêtes à intervenir. Le plus politique, Abdullah, son deuxième fils, devait aller trouver les Britanniques pour les sonder quant à un éventuel soutien de leur part en cas de soulèvement des Arabes.

Fayçal fit son rapport au mois de janvier 1915 : la situation était bonne au plan local, mais elle ne favorisait guère leurs espoirs au plan international. Les 25^e, 35^e et 36^e divisions, toutes trois composées de soldats arabes et prêtes pour une rébellion, étaient cantonnées à Damas. À Alep, Yasin avait deux autres unités tout acquises au nationalisme arabe, qui se rallieraient à coup sûr si les autres passaient à l'action. Il n'y avait qu'une seule division turque de ce côté du Taurus, si bien que les rebelles pouvaient être assurés de tenir la Syrie au premier essai. En revanche, l'opinion publique était moins préparée, et la classe militaire était persuadée que l'Allemagne gagnerait la guerre, et sans tarder. Toutefois, si les Alliés débarquaient à Alexandrette le corps expéditionnaire australien, dont les préparatifs avaient pour lors lieu en Égypte, et couvraient de la sorte le flanc syrien, on

ne courait pas grand risque à prévoir une victoire allemande et l'obligation de conclure une paix séparée avec les Turcs.

Du temps s'écoula, les Alliés ayant choisi les Dardanelles au lieu d'Alexandrette. Fayçal les y suivit afin de se rendre compte par lui-même de la situation à Gallipoli, puisqu'un effondrement de la Turquie eût été le signal de la révolte arabe. Mais la campagne des Dardanelles s'éternisa des mois. Ce qu'il restait des forces turques de première ligne fut anéanti au cours de cette boucherie. Ces pertes accumulées représentaient un tel désastre pour la Turquie que Fayçal revint en Syrie, jugeant le moment opportun pour frapper; mais il découvrit qu'entre-temps la situation locale s'était détériorée.

Ses partisans syriens avaient été arrêtés ou se cachaient. On pendait les sympathisants par douzaines pour crime politique. Les divisions arabes alliées avaient été envoyées sur des fronts éloignés ou bien dissoutes, et leurs éléments incorporés dans des unités turques. Les paysans arabes se trouvaient sous la coupe de l'armée turque. La Syrie courbait l'échine devant l'impitoyable Djamal pacha. Fayçal avait perdu tous ses atouts. Il écrivit à son père qu'il lui fallait du temps : quand les pourparlers avec l'Angleterre auraient progressé, la Turquie serait aux abois. Malheureusement, l'Angleterre, leur dernière ressource, se trouvait dans une situation déplorable. Ses forces navales et terrestres, anéanties, étaient en train de se retirer des Dardanelles. Le long calvaire de Kut était dans sa phase ultime et le soulèvement des Senousis, coïncidant avec l'entrée en guerre de la Bulgarie, la menaçait sur ses flancs.

La correspondance de Fayçal avec son père fut en soi toute une aventure. Ils communiquaient par l'entremise de vieux serviteurs de la famille, hommes au-dessus de tout soupçon, qui faisaient le va-et-vient sur la ligne du Hedjaz, portant les billets cachés dans la poignée d'un sabre, à l'intérieur d'un gâteau, cousus entre les semelles de leurs sandales ou bien

encore rédigés à l'encre sympathique sur l'emballage d'inoffensifs paquets. Missive après missive, Fayçal faisait état de circonstances défavorables et suppliait son père d'attendre un moment plus propice.

Sa propre position était des plus périlleuses. Il était à la merci de tous les membres de la société secrète, dont il avait été le président avant la guerre. Il était obligé de vivre à Damas, où, hôte de Djamal pacha, il parachevait ses connaissances dans le domaine militaire ; car son frère Ali était en train de lever des troupes dans le Hedjaz, au prétexte qu'ils les conduiraient à l'assaut du canal de Suez pour soutenir les Turcs. Aussi Fayçal, en bon Ottoman et général dans l'armée turque, était-il contraint de loger au quartier général et de souffrir sans broncher les insultes et les outrages dont Djamal abreuvait sa race.

Djamal avait coutume d'emmenner Fayçal assister à la pendaison de ses amis syriens. Ces victimes de la justice turque ne pouvaient donner à voir qu'elles connaissaient les aspirations profondes de Fayçal (pas plus que lui ne pouvait trahir par la parole ou le regard ce qu'il éprouvait), car elles eussent alors condamné à un sort semblable sa famille et peut-être l'ensemble de la race. Une seule fois il explosa, s'exclamant que ces exécutions allaient causer ce que précisément Djamal cherchait à éviter ; et il fallut l'intervention de ses amis à Constantinople, personnages de premier plan en Turquie, pour lui éviter de payer le prix de cette imprudente sortie.

Hussein, le père, ne fut nullement découragé par les mises en garde de Fayçal. Pour lui, ces impies de Jeunes-Turcs attentaient tant à leur foi qu'à leur devoir humain, étaient des traîtres à l'esprit de leur époque ainsi qu'aux intérêts supérieurs de l'Islam. Quoique âgé de soixante-cinq ans, il était allégrement décidé à leur faire la guerre, comptant sur la justice divine pour se faire défrayer. Son fils aîné rassembla peu à peu les levées au sein des tribus et les amena à

Médine. Hussein avait si grande confiance en Dieu que son sens militaire en était aveuglé ; ainsi, il croyait les forces du Hedjaz capables de battre les Turcs dans un combat loyal. Aussi chargea-t-il Abd el-Kader el-Abdu de porter à Fayçal une lettre lui annonçant que les troupes attendaient son inspection à Médine avant de partir pour le front. Fayçal en informa Djamal et lui demanda la permission de se rendre là-bas. À sa consternation, ce dernier lui répondit qu'Enver pacha, le généralissime, était déjà en route, et qu'ils s'y rendraient tous les trois ensemble pour l'inspection. Fayçal, qui avait projeté de lever la bannière écarlate de son père sitôt son arrivée dans la ville sainte et de prendre les Turcs par surprise, se retrouvait donc encombré de deux hôtes non conviés, auxquels, en vertu de la loi arabe de l'hospitalité, il ne pourrait faire aucun mal, et dont la présence retarderait sans doute suffisamment le déclenchement des opérations pour que le secret du soulèvement fût menacé.

Tout se déroula finalement sans incident, quoique l'ironie de la revue fût terrible. Ils regardèrent les soldats évoluer et manœuvrer dans la plaine poussiéreuse à l'extérieur des portes de la ville, les méharistes effectuer des charges comme à la bataille, les cavaliers manier la javeline au grand galop selon l'immémoriale coutume arabe.

– Sont-ils tous des volontaires pour la guerre sainte ? finit par demander Enver.

– Oui, lui répondit Fayçal.

– Et se battront-ils jusqu'à la mort contre les ennemis des fidèles ?

– Oui, répondit encore Fayçal.

Puis, quand les chefs arabes s'avancèrent pour être présentés, Ali ibn el-Hussein, de Modhig, le prit à part pour lui souffler :

– Seigneur, est-ce que nous devons les tuer maintenant ?

Et Fayçal de répondre :

– Non, ils sont nos hôtes.

Les cheikhs protestèrent, car ils estimaient pouvoir, en deux coups de sabre, terminer la guerre. Ils étaient bien décidés à forcer la main de leur chef, et celui-ci dut aller les trouver, à l’abri des oreilles turques, mais au vu de tous, et leur demander instamment de laisser la vie sauve à Enver et à Djamal, ces hommes qui avaient fait pendre ses meilleurs amis. Après quoi, contraint de présenter des excuses aux deux Turcs, il lui fallut les ramener promptement à Médine, placer ses propres esclaves en sentinelles autour de la salle du banquet et enfin escorter les dictateurs jusqu’à Damas pour leur éviter d’être assassinés en chemin.

Il mit ce rituel de politesse appuyée sur le compte de l’usage arabe qui voulait que l’on se démenât pour ses invités, mais Enver comme Djamal, fortement soupçonneux après ce qu’il leur avait été donné de voir, imposèrent un blocus strict au Hedjaz et y firent venir des renforts considérables. Ils entendaient retenir Fayçal à Damas, mais des télégrammes pressants arrivèrent de Médine, requérant son retour immédiat afin de prévenir des désordres. Djamal, bien à contrecœur, l’autorisa à repartir, à la condition qu’il laissât les gens de sa suite en otages. Fayçal trouva Médine pleine de troupes turques et le quartier général du 12^e corps d’armée commandé par Fakhri pacha, le courageux ancien boucher qui avait «purifié» Zeïtoun et Ourfa de leurs Arméniens.

Mais le temps n’était plus à la prudence. Quatre jours plus tard, la suite de Fayçal, restée à Damas, sauta à cheval et fila dans le désert pour rejoindre Nouri Chaalan, hors d’atteinte des Turcs. Le jour même, Fayçal abattait son jeu. Dès qu’il brandit le drapeau arabe, l’État supranational panislamique pour lequel Abdul Hamid avait œuvré, commis des massacres et fait le sacrifice de sa vie ne fut plus qu’un rêve avorté, de même que l’espoir allemand d’une coopération de l’Islam aux projets du Kaiser pour le monde. Du simple fait de sa

rébellion, le chérif venait de mettre un point final à deux fantastiques chapitres de l'histoire.

Pareille rébellion était la plus grave initiative que pût prendre un homme politique, et la révolte arabe était un coup de dés trop hasardeux pour qu'il fût possible de prophétiser sa réussite ou son échec. Cependant, le sort favorisa pour une fois le joueur audacieux, et la route tumultueuse de l'épopée arabe devait traverser souffrances, faiblesses et doutes pour atteindre à une victoire éclatante. Ce triomphe fut le juste aboutissement d'une aventure où ces hommes avaient tant risqué. Survint ensuite une période de stagnation et de désillusion, puis une nuit au cours de laquelle ils découvrirent que leurs espoirs avaient été trahis. Puissent-ils connaître enfin aujourd'hui une paix sans mélange, dans la certitude d'avoir accompli une chose immortelle en laquelle les enfants de leur race trouveront une inspiration durable.

VIII

LES PROTAGONISTES BRITANNIQUES

J'avais, avant la guerre, sillonné pendant de nombreuses années le Moyen-Orient sémite, me familiarisant avec les mœurs des populations des villages, des tribus et des villes de Syrie et de Mésopotamie. Ma pauvreté m'avait contraint à me mêler aux classes les plus humbles, celles que rencontrent rarement les voyageurs venus d'Europe. Cette expérience m'apporta un angle de vision inhabituel, qui me permit de comprendre et de me mettre à la place des masses incultes autant que des élites, moins préoccupées de vivre au jour le jour que de gérer l'avenir. De plus, j'avais eu un aperçu de l'éventail des lignes de forces politiques à l'œuvre dans les esprits du Moyen-Orient, et j'avais particulièrement relevé

en tous lieux des signes certains de la décomposition interne de la Turquie.

La Turquie se mourait, épuisée par sa tentative de maintenir, malgré des ressources amputées, sur des bases traditionnelles l'ensemble de l'empire qui lui était échu. Tout se passait comme si les Turcs avaient décrété qu'ils seraient l'unique élément immuable dans un monde qui changeait. Ce monde les laissa tout à coup au bord de la route, et il devint vite évident que, même chez eux, ils perdaient prise. La vie se compliquait trop pour ce peuple enfantin dont la force avait résidé dans la simplicité et la patience, ainsi que dans l'aptitude au sacrifice. Ils formaient la plus inerte des races d'Asie occidentale, la moins capable de s'adapter à de nouvelles formes de gouvernement et de mode de vie, et moins encore de s'inventer de nouveaux savoir-faire. Depuis Mahmud, leur administration était devenue, bon gré mal gré, une affaire de dossiers et de télégrammes, de haute finance, d'eugénique et de calculs. Les vieux maîtres du pays – incultes, directs, particuliers –, qui avaient gouverné par la force ou par l'esprit, furent contraints de céder la place. Le pouvoir passa entre les mains d'hommes nouveaux possédant assez d'agilité et de souplesse pour se couler dans un tel appareil. Le comité, superficiel et mal dégrossi, des Jeunes-Turcs était composé de descendants de Grecs, d'Albanais, de Circassiens, de Bulgares, d'Arméniens, de Juifs; on y trouvait de tout, hormis des Seldjoukides ou des Ottomans. Le peuple cessa de se sentir en adéquation avec ses gouvernants, dont la culture était levantine et la théorie politique française. La Turquie se décomposait par le haut.

Cependant que le Turc traditionnel, fidèlement attaché aux us de toujours, restait une bête de somme dans son village et faisait, lorsqu'on l'en arrachait, un soldat soumis, les races inféodées à l'empire, qui formaient près de soixante-dix pour cent de sa population totale, croissaient journellement

en force et en savoir, car leur absence de tradition et de responsabilité ainsi qu'un esprit plus prompt et plus léger les disposaient à accepter les idées nouvelles. Le respect et la crainte naguère inspirés par le seul mot de *Turc* commencèrent de se dissiper à la lumière de nouvelles comparaisons. Avec le changement qui affectait les rapports et l'équilibre entre la Turquie et ses provinces soumises, on devait procéder, sous peine de perdre du terrain, à un renforcement des garnisons. La Tripolitaine, l'Albanie, la Thrace, le Yémen, le Hedjaz, la Syrie, la Mésopotamie, le Kurdistan, l'Arménie présentaient tous un bilan déficitaire; ils étaient un fardeau pour les paysans de l'Anatolie, où ils dévoraient chaque année une levée plus importante d'hommes de troupe. La charge en reposait très lourdement sur les villages déshérités qui devenaient toujours plus pauvres. Ces populations acceptaient leur sort avec résignation, conformément à l'habitude de la paysannerie turque. Les malheureuses recrues étaient pareilles à des moutons: neutres, aussi dénuées de vices que de vertus. Abandonnés à eux-mêmes, ces hommes ne faisaient rien ou restaient assis à même le sol, mornes et silencieux. Si la consigne était la bienveillance, ils devenaient sans précipitation les meilleurs amis ou les ennemis les plus cléments que l'on pût trouver. Qu'on leur ordonnât de faire outrage à leur père ou d'éventrer leur mère, ils s'exécutaient, aussi tranquilles que dans l'inaction ou l'accomplissement du bien. Ils montraient une absence totale d'initiative et de ressort qui faisait d'eux les soldats les plus dociles, les plus endurants et les moins courageux du monde.

Pareils individus étaient les victimes toutes désignées d'officiers levantins m'as-tu-vu et pervers, qui les envoyaient à la mort ou les abandonnaient sans aucune reconnaissance. Pis encore, nous observions qu'ils servaient de simples exutoires aux passions abjectes de leurs chefs. Ces derniers faisaient si peu de cas d'eux qu'ils ne leur appliquaient pas les

précautions sanitaires élémentaires. La visite médicale de quelques fournées de prisonniers turcs permit de constater que près de la moitié d'entre eux souffraient d'affections vénériennes. Les campagnes ne connaissaient aucune des maladies du genre syphilis, aussi la contamination était-elle généralisée avec des séjours sous les drapeaux de six ou sept ans, à l'issue desquels les survivants, s'ils provenaient de familles honorables, avaient honte de rentrer chez eux et se rabattaient sur une incorporation dans la gendarmerie ou bien, complètement brisés, se faisaient hommes de peine dans les villes. Résultat : le taux de natalité s'effondrait. En Anatolie, la race turque se mourait du service militaire.

Il nous paraissait évident que le Moyen-Orient réclamait du nouveau – une force, une race en mesure de faire surpasser les Turcs démographiquement, économiquement, culturellement. Nous n'étions guère encouragés par l'histoire à nous tourner vers l'Europe et à lui demander de nous livrer tout prêts ces produits. Les tentatives européennes pour garder un pied dans le Levant s'étaient toutes soldées par un désastre, et pour aucune des nations occidentales nous n'éprouvions suffisamment d'antipathie pour l'entraîner dans une nouvelle aventure. Notre successeur, tout comme la solution, devait donc être trouvé sur place ; et, heureusement, le niveau d'efficacité requis était sur place également... Il aurait pour adversaire la Turquie, or la Turquie était gangrenée. Le sabre avait été la vertu des enfants d'Uthman, or le sabre était désormais passé de mode au profit d'armes plus sophistiquées et plus redoutables.

Certains d'entre nous tenaient qu'il y avait suffisamment de force latente au sein des peuples arabes : là était la composante la plus importante du vieil Empire turc, un prolifique agglomérat sémite, grand par la pensée religieuse, raisonnablement industriel, commerçant et politique, et cependant de tempérament plus malléable que dominateur. Ces

populations venaient de purger une peine de cinq cents ans sous le joug turc et commençaient de nourrir des rêves de liberté ; et quand enfin, par chance, l'Angleterre et la Turquie se fâchèrent, que la guerre fit simultanément rage à l'est et à l'ouest, nous autres, qui croyions entrevoir l'avenir, incitâmes l'Angleterre à concentrer ses efforts pour contribuer à la constitution d'un monde arabe nouveau au Proche-Orient.

Nous n'étions pas si nombreux, et presque tous réunis autour de Clayton, chef du renseignement civil et militaire en Égypte. Clayton campait le chef idéal pour la bande d'exaltés que nous formions. Calme, clairvoyant, d'un courage inconscient dans l'exercice de ses responsabilités, il laissait beaucoup de latitude à ses subordonnés. Son optique était globale, comme son savoir, et, dans le travail, il comptait plus sur son influence que sur les instructions. Seulement, cette influence n'était pas facile à discerner. Il œuvrait comme l'eau, ou une huile fluide, qui s'insinue partout avec autant de discrétion que de ténacité. Impossible de dire où il était ni où il n'était pas, ni ce qui était exactement de son ressort. Il ne montrait jamais le chemin, mais ses idées étaient en phase avec ceux qui agissaient, alors même qu'il marquait les hommes par sa pondération et, dans ses attentes, une certaine modération faite de discrétion et de dignité. Dans le domaine pratique, il se montrait approximatif, inégal, sans méthode, le genre de chef avec lequel des hommes peu disciplinés pouvaient s'entendre.

Le premier d'entre nous était Ronald Storrs, attaché pour le Moyen-Orient, l'Anglais le plus brillant alors en poste dans la région et aussi le plus profond, bien que ses paupières fussent alourdis par la paresse, ses yeux ternis par le souci de sa santé, et sa bouche enlaidie par des désirs impérieux. Il n'en sema pas moins ce que nous récoltâmes, et fut toujours le premier et le plus grand d'entre nous. S'il avait été capable de se priver, de renoncer au monde et de se préparer l'esprit

et le corps avec la rigueur d'un athlète avant l'épreuve, son ombre aurait pu recouvrir comme un manteau notre œuvre et la politique anglaise en Orient.

George Lloyd nous rejoignit. Il nous donna confiance, nous transmit ses connaissances en matière de finance et nous fut un guide sûr dans les arcanes du commerce et de la politique, ainsi qu'en ce qui concernait les flux futurs du Moyen-Orient. Nous n'en aurions pas abattu autant et aussi vite sans sa collaboration. Malheureusement, c'était un tempérament nerveux, plus avide de goûter à tout que de créer. Trop de choses lui étaient nécessaires, aussi ne devait-il pas rester très longtemps parmi nous.

Il y avait aussi Mark Sykes, l'imaginatif prophète de mouvements planétaires peu convaincants, pétri de préjugés, d'intuitions et de demi-savoirs. Ses idées étaient exogènes, et il n'avait pas la patience d'éprouver ses matériaux avant de décider du style de ce qu'il allait bâtir. Il extrayait une partie de la vérité, l'isolait de son contexte, la grossissait, la déformait et la modelait, jusqu'à ce que la juxtaposition de son état premier et de son invraisemblable résultat suscitât les rires. Par instinct, il était dans la parodie ; par choix, il se montrait plus caricaturiste qu'artiste, et cela jusque dans l'exercice de la diplomatie. En toute chose il voyait le côté bizarre, le normal lui échappait. Il esquissait en quelques mots un monde nouveau, nullement à l'échelle, mais avec un rendu particulièrement net de certains aspects de l'objet que nous espérions. Son apport nous fut très bénéfique et très néfaste. Il se racheta lors de sa dernière semaine à Paris. Rentré de Syrie après avoir compris avec effroi la vraie nature de ses visions, il eut le courage de dire : « J'avais tort ; voilà la vérité. » Ses anciens amis ne voulurent pas voir cette gravité nouvelle et le jugèrent toujours aussi changeant et confus. Il mourut avant que la suite des événements lui ait donné raison. Ce fut une immense tragédie pour le monde arabe.

Loin d'être un exalté, Hogarth fut pour nous tous un mentor, notre père confesseur et notre directeur de conscience. Il nous expliqua les parallèles et les enseignements de l'histoire, il nous donna des leçons de modération et de courage. Pour l'extérieur, c'était un conciliateur (j'étais de mon côté tout bec et ongles, un vrai démon) dont l'influence et le jugement nous valurent d'être aimés et écoutés. Doué d'un grand discernement, il nous fit voir clairement les forces cachées sous ces haillons infects et ces épidermes suppurants qu'étaient pour nous les Arabes. Hogarth fut notre arbitre et notre inlassable historien. Parce qu'il croyait à ce que nous faisons, il nous transmit ses vastes connaissances, ainsi que cette circonspection pointilleuse qu'il appliquait même aux plus petites choses. Derrière lui se tenait Cornwallis, personnage en apparence mal dégrossi, mais comme forgé dans un de ces impensables métaux dont la température de fusion s'élève à des milliers de degrés. Aussi put-il rester des mois soumis à des chaleurs excédant l'incandescence pour d'autres hommes et néanmoins paraître toujours aussi dur et froid. Derrière lui il y en avait encore d'autres, des Newcombe, des Parker, des Graves, tous partageant la même foi et œuvrant d'arrache-pied à leur manière.

Nous nous disions « empêcheurs de tourner en rond », car nous entendions nous imposer dans les cercles consacrés de la politique étrangère anglaise et bâtir un peuple nouveau au Moyen-Orient en dépit des garde-fous posés à notre intention par nos aïeux. C'est pourquoi, de notre antenne hybride du Caire, nous commençâmes à faire le siège de nos supérieurs, proches et lointains. McMahan fut notre première cible. Avec sa perspicacité et sa grande expérience, il comprit d'emblée notre dessein et le jugea bon. D'autres, comme Wemyss, Neil Malcolm ou Wingate, nous appuyèrent, heureux de voir l'objectif du conflit devenir constructif. Leur plaidoyer confirma Lord Kitchener dans l'opinion que Storrs lui avait

communiquée des années plus tôt lorsque le chérif Abdullah avait fait appel à lui en Égypte. Avec son aval, McMahan posa enfin la première pierre de notre édifice, l'accord avec le chérif de La Mecque.

Avant cela toutefois, nous avons nourri des espoirs du côté de la Mésopotamie. C'est là que le mouvement pour l'indépendance arabe avait vu le jour sous l'impulsion vigoureuse, quoique peu regardante, de Saïd Taleb, puis celles de Yasin el-Hashimi et de militaires ligués. Aziz el-Masri, rival d'Enver, qui vivait en Égypte et nous devait beaucoup, était idolâtré par les officiers arabes. Lord Kitchener l'approcha dès les premiers jours de la guerre dans l'espoir de rallier les troupes turques de Mésopotamie. Malheureusement, la Grande-Bretagne ne doutait pas à l'époque d'une victoire aussi rapide que facile et envisageait l'écrasement de la Turquie comme une promenade de santé. C'est pourquoi le gouvernement des Indes ne voulut pas entendre parler du moindre accord avec les nationalistes arabes, propre à gêner son projet de faire jouer à la future colonie mésopotamienne le rôle d'une Birmanie qui se sacrifie pour le bien général¹. Il rompit les négociations, envoya promener Aziz et déporta Saïd Taleb.

Ensuite, il fit investir Bassora par la force. Les soldats ennemis en Irak étaient presque tous des Arabes qui se retrouvaient dans la situation peu enviable d'avoir à se battre pour leurs oppresseurs séculaires contre les gens qu'ils avaient longtemps attendus comme libérateurs, mais qui refusaient obstinément ce rôle. Comme on peut l'imaginer, ils combattirent très médiocrement, et nos forces remportèrent victoire sur victoire, jusqu'à ce que s'imposât l'idée trompeuse qu'une armée indienne était supérieure à une armée turque. Puis ce

1. La Grande-Bretagne annexe en 1853 la basse Birmanie, dont elle abolit la monarchie et qu'elle incorpore (1886) à l'empire des Indes.

fut notre imprudente poussée jusqu'à Ctésiphon, où eut lieu la rencontre avec des troupes de nationalité turque qui se battirent farouchement et nous arrêterent net. Nos troupes reculèrent et commença le long calvaire de Kut.

Dans l'intervalle, notre gouvernement se repentit et, pour des raisons non sans rapport avec la chute d'Erzeroum, me dépêcha en Mésopotamie afin de voir quels ressorts indirects pouvaient être actionnés pour soulager la garnison assiégée. Les Britanniques qui se trouvaient sur place virent ma venue d'un fort mauvais œil, deux généraux ayant la bonté de m'expliquer que ma mission (dont ils ne connaissaient pas la nature) était déshonorante pour un soldat (ce que je n'étais pas). En fait, il était trop tard pour agir : Kut se trouvait à la dernière extrémité ; je ne tentai donc rien de ce que j'avais projeté et aurais été en mesure de faire.

La situation était idéale pour un soulèvement arabe. Les habitants d'al-Najaf et de Karbala, loin sur les arrières de l'armée de Halil pacha, étaient en révolte déclarée contre lui. Les Arabes valides de son armée étaient, de son propre aveu, ouvertement déloyaux à la Turquie. Les tribus du Hai et de l'Euphrate seraient passées de notre côté si elles avaient noté des signes de clémence de la part des Britanniques. Si nous avions rendu publiques les promesses faites au chérif, ou même la proclamation placardée par la suite dans Bagdad après sa prise, un nombre suffisant de guerriers locaux se seraient joints à nous pour couper la ligne de communication turque entre Kut et la capitale. Au bout de quelques semaines, l'ennemi se serait vu contraint soit de lever le siège et de se retirer, soit d'endurer, devant Kut, un investissement presque aussi rigoureux que celui que subissait Townshend. On aurait aisément trouvé le temps de mettre en place un tel dessein. Si le commandement britannique en Mésopotamie avait obtenu du ministère de la Guerre six avions supplémentaires pour accroître le ravitaillement en vivres de la

garnison de Kut, la résistance de Townshend aurait pu se prolonger indéfiniment. Jamais l'armée turque n'aurait pu enlever sa position, et ce sont nos seules bœuvres qui le forcèrent à se rendre.

Mais telle n'était pas la façon de voir de ceux qui commandaient sur place. C'est pourquoi je rentrai séance tenante en Égypte. Les Britanniques en Mésopotamie devaient en grande partie demeurer, jusqu'à la fin de la guerre, une force étrangère envahissant un territoire ennemi. Allenby entra en Syrie en ami, avec les populations locales activement de son côté. En Mésopotamie, les Britanniques se trouvèrent en butte à des autochtones d'une neutralité passive ou d'une sourde hostilité, et ne jouirent pas en conséquence de l'élasticité et de la liberté de mouvement d'Allenby. Le nombre, le climat et les communications étaient autant de facteurs qui jouaient plus en notre faveur en Mésopotamie qu'en Syrie, et, passé les premiers temps, le haut commandement s'y montra non moins compétent et efficace, mais l'état des pertes comparé à celui d'Allenby, la tactique heurtée comparée aux manœuvres fluides de ce dernier, démontrèrent à quel point une situation politique défavorable peut entraver une opération.

IX

JALOUSIES DU PREMIER SUCCÈS

Même si ce revers en Mésopotamie fut pour nous une déception, McMahon poursuivit ses négociations avec La Mecque et les conduisit finalement à une conclusion heureuse en juin 1916, malgré l'évacuation de Gallipoli, la reddition de Kut et la tournure globalement peu encourageante des hostilités à cette époque. Bien peu de gens, même parmi ceux qui étaient au fait du déroulement des pourparlers,

avaient vraiment cru que le chérif prendrait les armes à nos côtés ; aussi fûmes-nous tous surpris lorsqu'il finit par entrer en rébellion et ouvrir ses ports à nos navires. Nous découvrîmes alors que les difficultés ne faisaient que commencer. Le mérite du changement revenait à McMahan et à Clayton, qui furent aussitôt jaloués. Sir Archibald Murray, général qui commandait en Égypte, ne souhaitait bien évidemment pas dans son secteur de campagnes capables de lui faire de l'ombre. Il en voulait aux autorités civiles, qui avaient pendant si longtemps maintenu la paix entre le général Maxwell et lui, et qui pouvaient toujours lui mettre des bâtons dans les roues. Il était exclu de lui confier la campagne d'Arabie, car ni lui ni son état-major ne possédaient les compétences requises face à une situation aussi particulière. D'autre part, il lui aurait été facile de ridiculiser un haut-commissariat menant une guerre de son côté. L'homme était une nature inquiète, capricieuse, voire mesquine. Dès que l'occasion se présenta, il fit jouer tout son pouvoir, qui était considérable, pour torpiller ce qu'il appelait le spectacle concurrent.

Il trouva un allié en la personne de son chef d'état-major, le général Lynden-Bell, personnage trop compétent pour une fonction aussi exécutable, soldat de la vieille école, et sous sa fausse cordialité habité d'une aversion instinctive pour les hommes politiques. Sa conception toute militaire des servitudes inhérentes à son office le conduisait à tenter d'imiter, tel un caméléon, les manques aussi bien que les vertus de son chef. Deux officiers de l'état-major emboîtèrent vivement le pas à leurs supérieurs. Aussi l'infortuné McMahan se retrouva-t-il privé du soutien de l'armée et réduit à mener sa guerre en Arabie avec le seul concours de ses attachés aux Affaires étrangères. Et encore ces derniers ne jouèrent-ils pas tout à fait franc jeu. Sir Ronald Graham, dont les peu concluantes six années que dura son affectation en Égypte coulèrent le ministère de l'Intérieur et firent le lit

des troubles de 1919, arrêta pour la première fois une décision et, une fois dépêché à Suez pour exposer la situation à Lord Hardinge, ne sut que le supplier de muter McMahan. Il fut moins diplomatique de sa part de se vanter de son exploit dans tout Le Caire, le soir du jour où il avait solennellement assuré Sir Henry McMahan de l'impression très favorable que son exposé avait produite sur le vice-roi. Wingate, dont l'intelligence superficielle avait pu se croire le foyer de la compréhension politique du Moyen-Orient arabe, prévoyait le prestige et les immenses avantages que le pays pourrait retirer de la situation nouvelle ; mais, à mesure que les critiques s'amoncelaient sur McMahan, il prit ses distances avec lui, cependant qu'il se disait à demi-mot qu'une main expérimentée pourrait tirer un bien meilleur parti d'un écheveau aussi subtil et complexe.

Pendant ce temps-là, la situation dans le Hedjaz ne cessait de se dégrader. Aucune unité de liaison britannique n'avait été mise en place auprès des forces arabes engagées sur le terrain, aucun renseignement n'était fourni aux chérifs, aucune orientation tactique ou stratégique ne leur était suggérée, aucune tentative n'avait été faite pour se renseigner sur la conjoncture, localement, et voir de quelle manière les ressources alliées en matériel pouvaient être adaptées pour répondre à leurs besoins. La mission militaire française, que le prudent Clayton avait suggéré d'envoyer pour tranquilliser nos très soupçonneux alliés et leur permettre d'agir en parallèle avec nous, fut autorisée à mener une intrigue compliquée contre le chérif Hussein dans ses villes de Djedda et de La Mecque ; elle devait lui proposer, à lui et aux autorités britanniques, des mesures insidieusement calculées pour ruiner sa cause aux yeux de tous les musulmans. Wingate, pour lors en charge de notre coopération militaire avec le chérif, n'y vit que du feu, et soutint la proposition française d'un débarquement de troupes étrangères à Rabir, à mi-chemin

entre Médine et La Mecque, afin de défendre cette dernière et de bloquer une nouvelle avancée des Turcs de Médine. Coïncé au milieu d'une multitude de conseillers, McMahan hésita et s'embrouilla, ce qui fournit à Murray un prétexte pour protester contre ses atermoiements et contradictions. La révolte arabe se discréditait, et les officiers de l'état-major en Égypte nous prophétisaient en se frottant les mains que le mouvement courait à un échec aussi certain que proche, et que le chérif Hussein ne tarderait pas à se balancer au bout d'une corde turque...

Ma propre position n'était pas facile à l'époque de ces événements. J'étais capitaine d'état-major au sein du groupe de renseignement de Sir Archibald Murray, sous les ordres de Clayton, et ma tâche personnelle consistait à localiser les unités de l'armée turque et à préparer des cartes. J'y avais ajouté, par inclination naturelle, la création de l'*Arab Bulletin*, exposé hebdomadaire confidentiel sur la situation politique au Moyen-Orient. Par ailleurs, Clayton en vint à avoir de plus en plus besoin de moi à l'aile militaire du bureau des affaires arabes, lorsque se réunissait le minuscule service de renseignement et opérations extérieures qu'il était en train de mettre sur pied pour McMahan. Le colonel Holdich, officier de renseignement de Murray à Ismaïlia, finit par réussir à évincer Clayton de l'état-major et prit sa place à notre tête. Son intention première était de me garder, non qu'il eût besoin de moi, mais afin de me tenir éloigné des affaires arabes. Ayant appris cela d'une source amie, je décidai qu'il fallait m'échapper dans l'instant ou jamais. Une demande directe fut refusée, aussi usai-je de stratagèmes. Le G.Q.G. se trouvant à Ismaïlia et moi au Caire, c'est par le téléphone que j'entrepris de me montrer parfaitement imbuvable auprès de tout le personnel réparti le long du canal. Je profitai de la moindre occasion de leur faire toucher du doigt leur ignorance et leur inefficacité relatives (ce qui n'était pas difficile !),

et j'achevai de me les mettre à dos en me posant en gardien de la langue et en corrigeant dans leurs rapports la position fautive des adverbes et les tautologies.

Au bout de quelques jours, ils en eurent par-dessus la tête et finirent par se dire qu'à aucun prix ils ne continueraient d'endurer pareil collègue. Profitant de ce moment stratégique, je posai une permission de dix jours, disant que Storrs descendait à Djedda pour voir le chérif et que j'étais tenté par cette croisière de plaisance en mer Rouge avec lui. Détestant Storrs et trop heureux à l'idée de se débarrasser de moi pour quelque temps, ils acceptèrent sur-le-champ, et se mirent à préparer pour éviter mon retour parmi eux une place toute spéciale où l'on m'enverrait moisir. Inutile de préciser que je ne comptais pas leur en donner l'occasion, car, si j'étais disposé à louer mon enveloppe charnelle pour n'importe quelle mission, j'étais incapable de traiter mon esprit avec un tel dédain. J'allai donc trouver Clayton pour lui exposer ma situation. Il prit des dispositions pour que l'ambassade fit par câble une demande aux Affaires étrangères en vue de mon affectation au bureau des affaires arabes. Les Affaires étrangères traiteraient directement avec le ministère de la Guerre, et le haut commandement en Égypte ne pourrait pas bloquer l'affaire.

Après quoi, Storrs et moi partîmes allégrement pour Suez. C'était un moyen bien tortueux de recouvrer sa liberté, et dans un esprit tout oriental qui veut que la meilleure façon de traverser un carré soit d'en parcourir trois côtés; mais nous avions affaire à une bien étrange équipe qui ne se pouvait combattre qu'avec ses propres armes, et puis je croyais à la victoire finale de la révolte arabe, pour peu qu'elle fût convenablement conseillée. J'en avais été un instigateur à ses débuts; j'y avais mis tous mes espoirs, et je n'étais pas assez fort pour la regarder se faire anéantir, à leur grande satisfaction, par les jalousies d'intrigants mesquins en poste en Égypte.

LIVRE I

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC FAYÇAL

J'attribuais principalement ces vicissitudes de la Révolte à un commandement défectueux, ou plutôt à une absence de commandement, tant arabe qu'anglais.

Aussi me transportai-je en Arabie pour en rencontrer et connaître les hommes importants. Nous savions que le premier de ceux-ci, le chérif de La Mecque, était âgé. Je jugeai Abdullah trop malin, Ali trop probe, Zaïd trop détaché.

Puis je me rendis dans l'arrière-pays pour rencontrer Fayçal et trouvai en lui le chef possédant la flamme nécessaire, avec en plus suffisamment de bon sens pour tirer parti de nos connaissances techniques. Ses hommes me parurent un instrument suffisant, et ses montagnes un avantage naturel certain.

Satisfait et confiant, je revins en Égypte annoncer à mes supérieurs que La Mecque n'était pas défendue par l'obstacle de Rabir, mais par la menace de flanc exercée par Fayçal au djebel Subh.

Le *Lama*, petit paquebot reconverti, nous attendait à Suez. Nous partîmes sans retard. Ces courtes traversées à bord d'un bâtiment de guerre représentaient pour nous, passagers, de charmants intermèdes, car les officiers de marine parlaient volontiers boutique, et, en tendant l'oreille, nous nous faisions de leur vie et de leurs navires une meilleure idée que nous n'aurions pu en concevoir en des journées de réflexion solitaire. Trop peu techniques, les conversations au mess des officiers étaient ennuyeuses. Malgré tout, j'éprouvais en cette occasion un certain embarras. Le groupe hétéroclite que nous formions venait déranger l'équipage dans son élément. Une partie des aspirants nous avaient cédé leurs couchettes. Dans la journée, nous emplissions les salons de causeries peu réglementaires. Storrs, qui était un esprit intolérant, se mettait rarement au niveau des autres. Cette fois-là, il se montra plus abrupt encore qu'à son habitude. Il fit deux fois le tour du pont, esquissa une grimace – « Pas un interlocuteur qui vaille » –, avant d'aller du même pas occuper l'un des deux seuls fauteuils confortables pour se lancer dans une profonde discussion sur Debussy avec Aziz el-Masri, installé dans l'autre. L'Arabo-Circassien Aziz el-Masri, ex-colonel dans l'armée turque et depuis général dans celle du chérif, se rendait à Djedda pour examiner avec l'émir de La Mecque certaines questions relatives à l'équipement et à

la solde des unités régulières qu'il était en train d'organiser à Rabir. Quelques minutes plus tard, ils avaient abandonné Debussy pour s'intéresser à Wagner, Aziz en un allemand qu'il parlait couramment, Storrs faisant de son côté alterner cette langue avec le français et l'arabe.

Les officiers du bord jugeaient cet entretien superfétatoire, mais ne pouvaient l'interrompre. Le capitaine Scott, hydrographe, m'emmena en des lieux plus calmes et nous nous trouvâmes un intérêt commun pour le tir au revolver et la topographie marine, ainsi qu'une commune aversion pour les récifs coralliens. La côte orientale de la mer Rouge en était festonnée, et, la plupart ne figurant pas sur les cartes, les patrouilleurs ne cessaient de talonner. Cela ne leur causait pas grand mal, bien au contraire, puisque les arêtes friables des madrépores raclaient les algues accumulées au long des mois sous les carènes ; mais le marin n'aime pas se mettre au plain et ces commandants de la mer Rouge répugnaient à passer outre à leur formation. Scott était connu pour en avoir fait une fois les frais. Il venait de consacrer des semaines à exécuter des relevés du côté de Kamaran, dans un secteur dangereux et absent des cartes, et il s'en revenait, pointant fièrement sa route sur la feuille tracée par ses soins, lorsque le navire donna sur un écueil qu'il avait omis d'y reporter pour la simple raison qu'il s'agissait du seul et unique récif figurant sur la vieille carte. Personne n'aurait pu toutefois lui jeter la pierre, car toutes les unités de la flotte avaient touché un jour ou l'autre – excepté le *Hardinge*, qui prétendait y avoir échappé mais devait tout de même confesser des dégâts sur deux safrans !

Ce fut l'habituelle et plaisante descente sur Djedda dans ce charmant climat de la mer Rouge, jamais trop brûlant tant que le navire faisait route. Nous passions nos journées installés à l'ombre de la passerelle. Les nuits étaient splendides et la plupart du temps, nous arpentions les ponts humides sous

les étoiles et dans la touffeur du vent de sud. Mais quand le bâtiment finit par jeter l'ancre dans l'avant-port de Djedda, face à la ville blanche suspendue entre un ciel embrasé et sa réflexion dans le mirage qui errait et roulait sur le vaste lagon, la chaleur de l'Arabie apparut comme un sabre qu'on dégaine et s'abattit, nous laissant sans voix. Il était midi et, tel un clair de lune, le soleil à son zénith endormait toutes les couleurs. Ce n'étaient qu'ombres et lumières, maisons blanches entrecoupées des brèches noires que dessinaient les rues ; sur le devant, la lactescence miroitante de la vapeur baignant le port ; sur les arrières, la lumière aveuglante de plusieurs lieues de sables indifférenciés rejoignant une rangée de collines basses, à peine visibles dans la lointaine brume de chaleur. Au nord de Djedda se voyait un deuxième regroupement de constructions noires-blanches qui, tels des pistons, se soulevaient et s'abaissaient dans le mirage au gré du roulis du navire au mouillage et des bouffées intermittentes agitant les ondes de chaleur. Ce paysage faisait peur, donnait une impression affreuse, et nous commençons à regretter qu'un tel prix fût à payer pour l'inaccessibilité qui plaçait cette partie de l'empire à l'abri des armées turques.

Mais le colonel Wilson, représentant britannique auprès du nouvel État arabe, nous avait envoyé sa vedette, et il fallut descendre à terre, découvrir la réalité des hommes qui vivaient dans ce poisseux éblouissement. Une demi-heure plus tard, Ruhi, son auxiliaire indigène, adressait un sourire ravi à Storrs, son ancien employeur (Ruhi ressemblait plus à une mandragore qu'à un homme), cependant que la police syrienne, nouvellement constituée, et les officiers du port se tenaient alignés sur le quai de la douane pour accueillir Aziz el-Masri avec les honneurs. On nous apprit que le chérif Abdullah, second fils du vieil homme de La Mecque, arrivait à l'instant en ville. C'est lui que nous espérions rencontrer ; les choses semblaient donc bien engagées. Prenant

la direction du consulat, passé la maçonnerie blanche de l'écluse en chantier, nous traversâmes le marché et son oppressante exigüité.

Des escadrilles de mouches effectuaient un ballet aérien entre les hommes, les dattes et la viande, pareilles à des poussières poudroyant dans les rais de soleil qui, filtrant là-haut par les brèches des planches et des toiles de jute, dardaient jusqu'aux recoins les plus sombres des échoppes. Il régnait là une moiteur de bains turcs. En raison de l'humidité des quatre derniers jours, le cuir rouge du fauteuil installé sur le pont du *Lama* avait déteint sur la tunique et le pantalon blancs de Storrs, et voilà que les taches, à cause de la transpiration, se mettaient à briller comme un vernis. J'étais si fasciné par ce spectacle que je ne remarquai pas le brun foncé adopté par mon treillis kaki partout où il était plaqué à mon corps. Et pendant que Storrs se demandait si le trajet jusqu'au consulat serait assez long pour que ma tenue retrouvât une couleur uniforme plus décente, de mon côté j'attendais de voir si lui n'allait pas teindre en rouge tout ce sur quoi il prendrait place.

Mais nous arrivâmes au consulat trop tôt pour voir nos espoirs se réaliser. Wilson se tenait dans une pièce ombragée, dos au treillage, prêt à accueillir une brise de mer qui n'avait guère soufflé ces derniers jours. Il nous reçut avec raideur, car il était de ces Anglais intègres et pondérés aux yeux desquels Storrs était suspect, ne fût-ce qu'en raison de son sens artistique. En ce qui me concernait, notre prise de contact au Caire avait été aussi brève que glaciale, nous divergions trop sur la question de savoir si le port du costume indigène était indigne d'un officier anglais : je me bornai à l'épithète d'inconfortable, lui le réprouvait. Toutefois, oubliant ses sentiments personnels, Wilson nous appuyait sans réserve. Il s'était chargé des préparatifs de la rencontre avec Abdullah, et il était tout disposé à nous apporter tout son concours. De

plus, nous étions ses hôtes, et il mettait en œuvre la merveilleuse hospitalité orientale.

Monté sur une jument blanche, accompagné d'esclaves richement armés, Abdullah arriva sans tapage au milieu des saluts aussi silencieux que respectueux de la population. Plein de son récent succès à Taïf, il inclinait à voir l'avenir en rose. Cette bonne humeur me plut. Il s'agissait de ma première rencontre avec Abdullah, alors que Storrs et lui, de vieilles connaissances, étaient dans les meilleurs termes. Mais ils n'avaient pas fini de parler que je formais l'hypothèse, toutefois, que chez lui cette bonne humeur était un trait permanent. Il y avait dans son regard un sempiternel pétilllement et, malgré ses trente-cinq ans, il commençait déjà à prendre de l'embonpoint – certainement dû à un excès d'hilarité. La vie lui semblait très joyeuse. Petit, trapu, il avait le visage rond, une carnation claire, avec cela une barbe brune soigneusement taillée et une bouche poupine. Derrière son dos, on l'appelait même l'Albanais en raison de sa pâleur. Il était engageant dans ses manières, ou affectait de l'être, et charmant dès le premier abord. Peu soucieux de cérémonies, il bavarda de façon très détendue avec tous ceux qui se présentèrent. En revanche, quand la conversation se fit sérieuse, son voile d'humour parut se dissiper. Il se mit alors à argumenter avec habileté, en choisissant ses mots avec soin. Il faut dire qu'il avait pour interlocuteur un Storrs toujours exigeant en matière de discussion.

Les Arabes tenaient Abdullah pour un homme d'État clairvoyant doublé d'un fin politique. Fin, il l'était assurément, mais je suspectai au fil de l'entretien un zeste d'insincérité. Son ambition sautait aux yeux. À en croire la rumeur, il était le cerveau de son père, et le cerveau de la révolte arabe; cependant, il ne paraissait pas avoir la carrure nécessaire. Son objectif était certes la conquête de l'indépendance et l'édification de nations arabes, mais au sein de ces futurs

États il avait l'intention d'asseoir la prééminence au moins de sa famille, sinon de la sienne propre. Il nous observait et ne cessait de travailler subtilement à ses fins.

De notre côté, je procédai de même. Au cours des derniers mois la rébellion du chérif avait tourné à son désavantage, elle marquait le pas, ce qui, dans une guerre de partisans, est le prélude au désastre. Ma conviction était qu'elle manquait d'un commandement : non d'intelligence, non d'un jugement posé, non de sagesse politique, mais d'un enthousiasme ardent, cette torche qui brûle contre vents et marées et qui sait enflammer quiconque se trouve sur son passage. Si j'étais là, c'était pour voir de mes propres yeux qui était l'esprit-maître encore inconnu de l'affaire, pour évaluer sa capacité à conduire la révolte et à lui donner l'ampleur, la grandeur que j'avais imaginées pour elle. Or plus l'entretien avançait, plus je comprenais qu'Abdullah était trop sage, trop détaché, trop badin, pour faire un prophète, surtout ce prophète en armes dont l'histoire m'assurait qu'il était en semblables circonstances celui qui l'emporterait. Il donnerait peut-être sa pleine mesure dans la paix qui suivrait la victoire, comme il l'avait donnée avant le soulèvement, en œuvrant à la préparation politique des coteries de chérifs. Dans l'affrontement physique, là où esprit de suite, magnétisme, abnégation et dévouement étaient nécessaires, Abdullah se révélerait un instrument inefficace, un outil trop complexe pour un objectif tout simple.

Nous commençâmes, pour cette première rencontre, par lui parler de la situation de Djedda, afin de le mettre à l'aise en traitant d'un point accessoire, l'administration du chérif. Il nous répondit que la guerre était encore trop présente pour qu'ils eussent le loisir de réfléchir à la question du gouvernement civil. Ils avaient hérité dans les villes du système turc, qu'ils maintenaient en place sur une échelle plus modeste. Ils avaient nommé des gouverneurs, qu'ils étaient en train

de doubler de leurs propres agents : ces derniers exerçaient le vrai pouvoir, mais devaient en user avec circonspection pour se garder d'exciter la jalousie de quelque gros bonnet local, qui, contrarié, aurait pu passer un arrangement avec les Turcs. Bien souvent, le gouvernement turc n'était pas défavorable aux plus puissants, qui, moyennant certaines conditions, jouissaient d'une grande liberté de manœuvre. Par conséquent, certains des personnages prééminents du Hedjaz voyaient d'un mauvais œil la venue d'un dirigeant indigène, qui avait une compréhension plus exacte des choses et était plus difficilement influençable. L'opinion publique, particulièrement à La Mecque et à Djedda, était opposée à un État arabe. Pour la plupart, les citoyens étaient d'origine étrangère – Égyptiens, Indiens, Javanais, Africains et autres –, et loin de partager les aspirations arabes, surtout telles que les exprimaient des bédouins, population avec laquelle ils n'avaient cessé d'être en conflit. En effet, le bédouin vivait de ce qu'il pouvait arracher à l'étranger qui empruntait ses routes lors de ses déplacements ou habitait ses vallées, si bien que leur ressentiment réciproque durait depuis toujours.

Cependant, le chérif dépendait étroitement des tribus, dans la mesure où il y puisait ses soldats. Sa politique à leur endroit était toute patriarcale. Il traitait les cheikhs en dignitaires officiels, élargissait leurs responsabilités et récompensait généreusement les services rendus. S'ils ne donnaient pas satisfaction, il agissait auprès de leurs partisans et leur demandait instamment de leur substituer un autre membre de la famille habilitée. Cette ligne de conduite n'était pas sans danger. En théorie, le cheikh était un autocrate ; dans la pratique, il était à ce point tenu par une opinion publique depuis toujours inflexible que son rôle se limitait quasiment à celui de porte-parole. En exerçant une trop grande pression sur lui, il était possible de le briser, et avec lui disparaissait l'ultime espoir d'unir les clans. Les bédouins étaient les seuls combattants

que le chérif avait à sa disposition, et la révolte dépendait de leur concours. Il les armait gracieusement (n'était-il pas de mise qu'un nouveau prince dans une nouvelle principauté distribuât des armes?), il payait nombre d'entre eux pour leur service dans ses forces, il pourvoyait aux besoins de leur famille pendant leur absence et il leur louait des chameaux de bât pour le ravitaillement de ses armées sur le terrain. Aussi les campagnes étaient-elles prospères, alors que les villes étaient à court. Malgré tout, les citadins ne souhaitaient pas vraiment partager le sort des tribus, car ils avaient le service militaire en horreur. Les Turcs avaient exempté les lieux saints de la conscription, mais leurs habitants nourrissaient depuis une crainte non déraisonnable de voir les besoins du chérif supprimer leur privilège le plus précieux.

Une autre cause de mécontentement dans les villes avait trait au droit. Le code civil turc avait été aboli, et l'on était revenu à l'antique loi religieuse, telle que l'appliquait dans toute sa rigueur le tribunal coranique du *cadi*. Abdullah nous expliqua en souriant que, dès qu'ils en auraient le temps, ils trouveraient dans le Coran les sentences et opinions le rendant compatible avec des activités commerciales modernes comme la banque et la Bourse. D'ici là, bien sûr, l'antique fermeté contrariait les citoyens aisés, qui voyaient sévèrement réprimer leurs anciens plaisirs, l'alcool et le jeu. Des mois plus tard, surpris au cœur de la ville sainte avec du whisky dans leurs bagages, deux officiers arabes venus passer à La Mecque une permission d'un mois entre deux campagnes éprouvantes devaient apprendre que leurs états de service et une éducation occidentale ne pouvaient en rien leur éviter un châtement humiliant décidé par les juges de l'émir. Nombre de nouveautés étaient proscrites, parmi lesquelles les gramophones, non pour des raisons esthétiques, mais parce qu'on les jugeait étranges, malséants, inexplicables, et que ces objets étaient inconnus au temps du Prophète.

Ce que les gens des villes perdirent avec l'abolition du droit civil fut autant de gagné pour les bédouins. Le chérif Hussein, grand connaisseur du régime tribal, eut l'habileté de cautionner tacitement la restauration de l'ordre ancien partout où il avait conservé de sa vitalité. En Arabie, le gouvernement suprême avait été comme une excroissance, une nuisance lorsqu'il interférait avec le système coutumier, qui, en temps normal, suffisait pour refréner les déportements au sein de la communauté. Les litiges entre bédouins se plaidaient devant le juge de la tribu, office héréditaire à l'intérieur d'une famille fort respectée et reconnu par le paiement annuel d'une chèvre par foyer. La justice se fondait sur la coutume, elle-même nourrie d'une abondante jurisprudence mémorisée. Elle était rendue en public et sans frais. Pour les affaires opposant des hommes de clans différents, on désignait par consentement mutuel celui d'un des clans, quitte à faire appel à un autre dans une troisième tribu. Si le contentieux se révélait compliqué, le magistrat était assisté d'un jury de quatre hommes, deux nommés par le plaignant au sein de la famille du défendeur, deux nommés par le défendeur au sein de la famille du plaignant. Les décisions étaient toujours unanimes.

Considérant le tableau que nous brossait Abdullah, nous songions avec tristesse au jardin d'Éden et à tout ce que Ève, qui gisait dans sa tombe tout près de l'enceinte de la ville, avait fait perdre au commun des mortels. C'est alors que Storrs m'associa à la conversation en demandant à Abdullah de nous dire, pour mon profit et afin que j'en fisse part au quartier général en Égypte, son idée de la situation militaire. Le chérif devint grave et dit qu'il souhaitait faire comprendre aux Britanniques leur responsabilité directe en la matière. Comme nous avions omis de couper le chemin de fer du Hedjaz, les Turcs avaient été en mesure de rassembler et d'acheminer toutes sortes de matériels pour renforcer considérablement Médine.

Les Arabes avaient été repoussés de la ville, et l'ennemi était en train de mettre sur pied une colonne motorisée comprenant toutes les armes, en vue d'une avancée en direction de Rabir. Du fait de notre négligence, Fayçal, à présent replié sur les hauteurs en travers de leur route, était trop juste en fournitures, en mitrailleuses et en canons de montagne, pour arrêter leur progression. Ali et Zaïd, son aîné et son cadet, se trouvaient à Rabir, mais voyaient leur action entravée car Hussein Mabeirig, chef des Masruh Harb du secteur, était passé à l'ennemi. Cette tribu dissimulait pour l'instant son hostilité au chérif, mais, si les Turcs faisaient mouvement, elle et l'ensemble des Harb se rallieraient à eux. Son père aurait alors l'ultime ressource de se mettre à la tête de la population de La Mecque pour mourir en combattant sous les murs de la ville sainte.

Le téléphone sonna. Le grand chérif souhaitait parler à Abdullah. Ayant appris où en était notre entretien, tout de suite il confirma ce que venait de nous dire son fils : les Turcs n'entreraient à La Mecque qu'en lui passant sur le corps. Afin de prévenir pareil désastre, Abdullah demandait qu'une brigade britannique, si possible composée de soldats musulmans, se tînt à Suez, prête à être transportée rapidement à Rabir dès que les Turcs approcheraient. Que pensions-nous de cette proposition ?

Je lui répondis, primo, que le chérif Hussein nous avait demandé de ne pas couper la ligne du Hedjaz, car il en aurait l'usage pour son offensive victorieuse jusqu'en Syrie ; secundo, que la dynamite que nous avions envoyée nous avait été retournée avec un billet la prétendant trop dangereuse pour être utilisée par des Arabes ; tertio, que nous n'avions pas reçu de Fayçal la moindre demande précise concernant un envoi de matériels. Quant à une brigade destinée à Rabir, c'était une vaste question. Les navires étaient précieux, et nous ne pouvions maintenir indéfiniment à Suez des transports vides.

Une brigade britannique ne se déplaçait pas comme cela, et son embarquement puis son débarquement prendraient beaucoup de temps. Nous n'avions pas d'unités musulmanes dans notre armée. La position de Rabir était étendue; une brigade ne suffirait pas pour la tenir, et elle serait en tout cas incapable d'envoyer un détachement qui empêcherait une colonne turque de se faufiler par l'intérieur du pays. Le plus qu'elle pourrait faire serait de défendre le littoral, appuyée par le feu de nos navires; et cela, nos bâtiments pourraient s'en charger à eux seuls, sans qu'il fût besoin de mettre des troupes à terre.

Abdullah répondit que des navires seraient insuffisants au plan psychologique, car la bataille des Dardanelles avait détruit le vieux mythe de la flotte britannique et de son omnipotence; que jamais les Turcs ne contourneraient Rabir sans s'y arrêter, car on y trouvait le seul point d'eau de la région et il leur faudrait s'approvisionner à ses puits; que l'immobilisation de la brigade et de ses transports ne serait que momentanée, car il était en train de faire remonter à ses troupes, victorieuses à Taïf, la route de l'intérieur menant de La Mecque à Médine, ceci dans le but d'encercler les Turcs par l'est. Dès qu'il serait sur ses positions, il donnerait ses ordres à Ali et à Fayçal qui feraient mouvement par le sud et par l'ouest, et leurs forces combinées porteraient une attaque d'envergure à la faveur de laquelle, s'il plaisait à Dieu, Médine serait enlevée. Pendant ce temps, à Rabir, Aziz el-Masri était en train de former les volontaires de Syrie et de Mésopotamie. Lorsque nous aurions ramené d'Inde et d'Égypte les autres prisonniers de guerre arabes afin qu'ils vinssent grossir cette unité, cela constituerait une force suffisante pour remplir les fonctions temporairement confiées à la brigade britannique.

Je lui dis que j'exposerais ses vues à mes supérieurs, mais que les Britanniques se montraient peu disposés à distraire

des troupes du système défensif égyptien, qui était vital (même s'il ne pouvait juger vraisemblable que le canal vînt à être menacé par les Turcs), et moins encore à envoyer des chrétiens défendre la population de la ville sainte, car il était en Inde des musulmans qui, reconnaissant aux Turcs un droit imprescriptible au califat et aux deux sites sacrés, s'empresseraient de dénaturer nos motifs et nos actions. Je pensais être en mesure de faire valoir ses thèses avec plus d'efficacité s'il m'était donné de rendre compte de la situation à Rabir après m'être transporté sur place et fait ma propre opinion. Je souhaitais également rencontrer Fayçal et discuter avec lui de ses besoins et, dans le cas où nous lui fournirions du matériel, de sa capacité à défendre les hauteurs de façon prolongée. Je souhaitais remonter la route de Sultani à partir de Rabir en direction de Médine jusqu'au camp de Fayçal.

Storrs intervint pour m'appuyer de tout son poids, insistant sur l'importance vitale pour le commandant en chef britannique d'une information prompte et complète recueillie par un observateur entraîné, et faisant ressortir pour preuve de l'intérêt de Sir Archibald Murray pour la situation en Arabie le fait qu'il avait dépêché son officier d'état-major le plus qualifié et le plus indispensable. Abdullah appela alors son père au téléphone pour essayer d'obtenir son consentement à mon excursion dans l'arrière-pays. Le chérif reçut la proposition avec grande méfiance. Abdullah argumenta, marqua quelques points, puis passa le combiné à Storrs qui déploya des trésors de diplomatie afin de convaincre le vieil homme. C'était un ravissement que d'écouter Storrs ainsi lancé : non content de manier la langue arabe à la perfection, il donna ce jour-là à tous les Anglais de la terre une leçon sur la façon de traiter avec les Orientaux soupçonneux et réticents. Il était quasi impossible de lui résister plus de quelques minutes et, cette fois-là encore, il eut gain de cause. Reprenant Abdullah au téléphone, le chérif l'autorisa à écrire à Ali pour lui

suggérer, si la situation était normale et qu'il jugeât la chose faisable, qu'il me fût permis de me rendre au quartier général de Fayçal dans le djebel Subh. Après quoi Abdullah transforma, sous l'influence de Storrs, ce message très circonspect en instructions écrites précises enjoignant à Ali de me fournir une bonne monture et de me faire conduire sans retard par des guides sûrs au camp de Fayçal pour conférer avec lui. C'était là tout ce que je voulais et la moitié de ce que Storrs était venu chercher. Nous allâmes déjeuner.

XI DJEDDA

Ce que nous avons vu de Djedda sur le chemin du consulat nous avait frappés ; aussi, après le déjeuner, quand il fit un peu plus frais, ou du moins quand le soleil fut un peu moins vif, nous partîmes visiter la ville avec pour guide Young, l'assistant de Wilson, personnage qui appréciait les choses du passé, mais beaucoup moins celles du présent. Il s'agissait vraiment d'une ville remarquable. Ses rues étaient d'étroites ruelles qui, si elles avaient une toiture en planches dans le grand bazar, ouvraient partout ailleurs sur une petite bande de ciel resserrée entre les sommets de hautes maisons aux murs blanchis. Ces constructions de quatre ou cinq étages étaient faites de corail fossile lié par des colombages. Elles s'agrémentaient de grands oriels s'élevant du sol jusqu'au toit en panneaux de bois gris. Il n'y avait pas de vitres à Djedda, mais des moucharabiehs à profusion. L'encadrement des fenêtres s'ornait parfois de délicats motifs en bas-relief. Les portes se composaient de deux lourds panneaux de teck profondément sculptés et souvent percés d'un judas, avec des gonds solides et un heurtoir de fer forgé en forme d'anneau.